

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

GENEVIÈVE

ou L'INNOCENCE RECONNUE

AURE, FRANÇOIS D'

Tragédie — 1670

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

SIFROY	115 rép.	L'AMBASSADEUR DE CHARLES MARTEL	41 rép.
CLOTILDE	109 rép.	GOLO	36 rép.
GENEVIÈVE	87 rép.	GERMAINE	35 rép.
GERTRUDE	82 rép.	RODOLPHE	29 rép.
HENRY	50 rép.	OTHON	29 rép.
BENONI	46 rép.	LA GLORIEUSE VIERGE	15 rép.

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	29
ACTE III	52
ACTE IV	77
ACTE V	109

ACTE I

SCÈNE I

Sifroy, Golo.

SIFROY *(en deuil)*

Ô Dieu !

GOLO

Mais Monseigneur.

SIFROY

Va, ne m'en parle plus :
Que viens-tu m'accabler de contes superflus ?
Ayant perdu ma vie avec ce deuil funeste,
Laisse-moi consommer le regret qui m'en reste.

5

GOLO

Vous m'aviez commandé.

SIFROY

Tu m'as trop obéi,
Et j'avais trop parlé pour t'avoir trop oui.

GOLO

Que doit faire un Valet qu'obéir à son Maître ?

10

SIFROY

C'est toujours de ce vent que tu viens me repaître.
Un ordre si mortel et si précipité,
Eusse dû être au moins plus tard exécuté.
Le Maître commandant ce qui lui est contraire,
Le Serviteur l'offense en voulant lui complaire ;
Et puisque je voulais sans prétendre un forfait,
À me désobéir mon vouloir était fait.

15

GOLO

Un forfait, Monseigneur ! Où pourrait-il paraître
En cet acte conjoint du Valet et du Maître.
J'ai assez soupçonné qu'étant l'exécuteur
De cet ordre sanglant on m'en ferait l'auteur ;
Et qu'ayant obéi, pour toute récompense
J'aurais le repentir de mon obéissance ;
Mais enfin j'ai pensé dans tous mes embarras,
Que vous étiez mon chef et j'étais votre bras ;
Que le chef et le bras en ce fait de justice
Ont d'un effort conjoint exercé leur office,
Fit qu'au chef commandant on ne doit qu'imputer
Ce que le bras sujet ne doit qu'exécuter.

20

25

SIFROY

Ce n'est pas bien le prendre en cette conjoncture,
C'est beaucoup haranguer et ce n'est rien conclure ;
Tu veux philosopher ; mais ta comparaison
Peut éblouir le sens et non pas la raison.

30

Le bras comme instrument n'a qu'une vertu prête
 D'obéir promptement aux ordres de la tête, 35
 Et la tête a les yeux qui discernent l'objet
 Pour y porter le bras aveuglément sujet.
 Mais le Maître et le Valet tels qu'à présent nous sommes,
 Considérés à part font deux corps et deux hommes,
 Si l'un d'eux s'égarait suivant le sens humain, 40
 L'autre pour le dresser peut lui prêter la main :
 Ce qu'un ne connaît pas, l'autre le peut connaître,
 En quel cas le Valet peut corriger le Maître.

GOLO

Et Sujet et Valet par une double loi,
 J'ai cru qu'étant à vous je n'étais plus à moi ; 45
 Et sans avoir des yeux où prendre connaissance,
 Je vous devais en tout ma simple obéissance :
 J'eusse même pensé que c'était vous trahir
 De douter s'il fallait ne vous pas obéir.

SIFROY

Enfin tu me contrains, ô Serviteur fidèle ! 50
 D'espérer mon repos en l'ardeur de ton zèle ;
 Mais en effet, dis-moi, veux-tu ce que » je veux

GOLO

C'est mon entier dessein, ce sont là tous mes vœux :
 Tout ce qu'un Maître veut, un bon Valet l'approuve,
 Et c'est à vous, Seigneur, d'en venir à l'épreuve. 55
 Me voici (sans égard) prompt à tout hasarder,
 Aussi prêt d'obéir que vous de commander.

SIFROY

Je ne sais quoi pourtant me donne quelque ombrage,
Et je crains de te voir faillir à ton courage.

GOLO

Ne craignez point cela.

60

SIFROY

Je le crains, et pourtant
Je te veux confier un secret important,
Et saurai si ton dire est constant ou frivole
À te voir maintenir ou fausser ta parole.

GOLO

Ma langue suit mon coeur.

65

SIFROY

Je m'en assurerai
Par ce que tu feras et ce que je verrai.
Enfin, mon cher Golo, je n'ai plus le courage
Sous ce noir appareil de mon triste veuvage ;
Mon pauvre esprit n'a plus ni force ni vertu
Pour résister aux maux dont il est combattu.
Mes beaux jours ont couru ; mais leur beauté bannie
Me laisse le regret de leur course finie :
Tout plaisir me déplaît, mes objets les plus laids
Sont les plus beaux atours de mon ancien Palais :
En ses lustres pompeux ma maison désolée
Me paraît comme un vain et vide Mausolée :
Son appareil fardé se termine et ressort

70

75

À des spectres d'horreur et des ombres de mort ;
 Ce grand corps de logis où j'ai perdu ma Dame, 80
 Ma belle Geneviève, est un grand corps sans âme ;
 Sa présence en faisait un corps de mouvement,
 Et sa privation n'en fait qu'un Monument ;
 Ces lambris croutés d'or, ces murs couverts de soie
 Ne font que m'objecter la perte de ma joie : 85
 Ces riches pavillons, ces magnifiques lits
 Mes semblent des cercueils de corps ensevelis :
 J'y reconnais partout mes ris changés en larmes,
 Et n'ai que des rebuts aux attraits de ces charmes :
 Où fut mon siècle d'or est mon siècle de fer, 90
 Où fut mon Paradis n'est plus que mon Enfer.
 Sache donc, cher Golo, que je suis las de vivre
 Dans mes maux, dont je veux que ta main me délivre.

GOLO

Ma main ?

SIFROY

C'est cette main dont la fidélité 95
 Peut rendre tout le cours de mes maux arrêté.

GOLO

Ma main ?

SIFROY

Oui ta main propre, attends que je m'explique,
 Résous-toi seulement d'obéir sans réplique.
 J'ai couru et passé par mon malheureux sort, 100
 De l'ennui de ma vie au désir de ma mort ;

Fais justice à mon coeur sans regarder ma face,
Un coup de ta rigueur sera mon coup de grâce :
Me vengeant de ce coeur sans beaucoup de travail,
Je serai en repos et n'aurai plus de mal.

105

GOLO

Votre coeur ?

SIFROY

C'est ce coeur qui toujours me bourrelle,
Et c'est contre ce coeur que je veux voir ton zèle :
Puni le plus cruel de tous mes ennemis,
Obéis sans égard comme tu m'as promis,
Et si tu veux me faire une faveur divine,
Avec un fer tranchant ouvre-moi la poitrine
Et partage mon coeur l'arrachant à demi,
Ainsi tu puniras mon plus grand ennemi.

110

GOLO

Ha Seigneur !

115

SIFROY

Ne crains point, la chose est ordonnée,
Et pour l'exécuter ta parole est donnée
D'obéir sans égard.

GOLO

Je veux ce que je dois,
Au moindre de vos mots j'userai tous mes doigts
Envers et contre tous, mais le devoir m'ordonne
De ne rien attenter contre votre personne.

120

SIFROY

Es-tu donc sans égard prompt à tout hasarder,
Aussi prêt d'obéir que moi de commander.

GOLO

Sauf cet acte inhumain, pour obéir sans doute
Je verserai mon sang jusqu'à la moindre goutte.

125

SIFROY

C'est donc avec égard, ainsi que je conçois.

SCÈNE II

Rodolphe, Sifroy.

RODOLPHE

Seigneur, Charles-Martel de Prince des Français,
Par un Ambassadeur de marque et de mérite,
Chargé d'un grand présent vous vient rendre visite.

130

SIFROY

Je suis en pauvre humeur pour le bien recevoir ;
Si faut-il m'efforcer à faire mon devoir.
Il y a plus d'un mois que je sais son voyage,
Et même on m'en promet quelque grand avantage
Mais on ne peut charger mes malheurs obstinés
Que de biens tard venus et de fruits surannés.
Comment l'a-t-on reçu ?

135

RODOLPHE

Il veut sans bruit d'entrée
Passer comme inconnu dedans cette contrée :
Mais nos derniers exploits contre les Sarrasins 140
Ayant toujours rendu nos logements voisins,
Il me traite d'ami, et ma maison pourvue
Lui paraît assez bonne attendant votre vue.

SIFROY

Quel présent disais-tu qu'il me vient apporter ?

RODOLPHE

C'est celui qu'un grand Prince a lieu de souhaiter 145
L'instrument glorieux dont les mains nonpareilles
Du grand Charles-Martel ont fait tant de merveilles ;
Ce Glaive foudroyant auquel la Chrétienté
Doit son entier repos avec sa liberté,
Qui des États Français abreuva les campagnes 150
Du sang des Sarrasins survenus des Espagnes,
Qui les chassa partout et défit à milliers
Avec un peloton de braves Cavaliers,
Et d'un combat sanglant affranchit la Couronne,
Par leurs derniers soupirs étouffés dans Narbonne, 155
Ayant mortellement terminé le destin
D'Abderame, suivi d'Amotée et Athim.
Ce glaive est tout guerrier exempt de braverie,
Sa garde et son pommeau sont sans orfèvrerie,
Et paraît pour l'atour de tous ses ornements, 160
Piqué dans un coeur d'or paré de diamants.

SIFROY

L'as-tu vu ?

RODOLPHE

Oui, Seigneur, et le porteur s'empresse
De savoir s'il pourra l'offrir à votre Altesse

SIFROY

Sers-le comme tu dois en confident discret,
L'assurant qu'il pourra me parler en secret,
Et que je recevrai d'une digne embrassade
Un tel Ambassadeur d'une telle ambassade.

165

RODOLPHE

Quand peut-il espérer de recevoir ce bien ?

(Rodolphe s'en va.)

SIFROY

Dis-lui que son plaisir sera toujours le mien,
Et puisqu'il craint le bruit de la cérémonie,
Va solitairement lui tenir compagnie.

170

SCÈNE III

Sifroy, Golo.

SIFROY

Çà, Golo, reprends-tu tes premiers sentiments,

D'obéir sans égard à mes commandements ?

GOLO

En quoi ?

175

SIFROY

Je te l'ai déjà dit.

GOLO (*à genoux*)

Ha Seigneur ! Que je puisse
Vouloir et faire encore que mon Maître périsse
Que je doive obéir et qu'il me soit permis
D'être le plus cruel de tous vos ennemis,
Ne vivant que par vous, que ma main assouvie
De vos biens se résolve à vous ôter la vie ;
Même à ce point d'horreur ose vous offenser,
Partageant votre coeur je frémis d'y penser :
C'est ce coeur qui m'a fait ; pourrais-je le défaire,
Ne me commandez pas ce que je ne puis faire.

180

185

SIFROY

Et pourtant tu l'as fait m'arrachant sans pitié
Du coeur, oui de mon coeur la plus chère moitié,
Par ton empressement à perdre mon épouse :
Au seul signe inconstant de mon humeur jalouse :
Poursuis et ne crains pas de faire un grand effort
Achevant de tuer un homme demi-mort.
La vie qui me reste est une mort plus griève
Que celle qui me peut joindre à ma Geneviève.
Tu ne peux m'obéir ? Va, tu n'es qu'un moqueur
De faire du craintif à partager mon coeur,

190

195

Puisque tu n'as pas craint (par la sanglante rage
De ta main sans égard) d'en faire le partage.
Lève-toi, ta façon d'un genouil contrefait,
Ne refait pas mon coeur que ta main a défait.

200

GOLO

Pour avoir relevé votre honneur du scandale
Caused par le mépris de la foi conjugale,
Vous me blâmez, Seigneur ; mais je dis derechef
Mon bras ne s'est ému que poussé par son chef.

SIFROY

Mon coeur en sent le coup qui se plaint et déteste
Le bras qui laisse au chef la vie qui lui reste.

205

GOLO

Si j'ai dû obéir, j'ai peine de savoir
Pourquoi je suis blâmé d'avoir fait mon devoir.

SIFROY

Tu devais m'obliger en une erreur si haute,
De me désobéir pour corriger ma faute.
Je l'avoue pourtant, j'ai tort, et pour ce point
Sans vouloir t'excuser je ne t'accuse point,
Et demeure confus voyant la même offense
En mon commandement qu'en ton obéissance ;
Mais mon coeur démembré souffre le résultat
Du mal qu'a mérité notre double attentat.

210

215

GOLO

Depuis que votre Altesse au Bassin prophétique

Vit les débordements d'une femme impudique,
Je n'eusse jamais cru qu'elle eût la passion
De joindre un coeur de louve à son coeur de lion.

220

SIFROY

Insolent oses-tu diffamer de ce blâme
Sans respect à mes yeux, mon épouse et ta Dame ?
Qui sait si ce Bassin n'aura point présentés
Des objets contrefaits à mes yeux enchantés.

GOLO

Mais quoi, Seigneur ?

225

SIFROY

Tais-toi.

SCÈNE IV

Sifroy, Golo, Clotilde, Gertrude.

SIFROY

Que nous veulent ces Dames ?

GOLO

Rodolphe, à mon avis nous envoie nos femmes.

SIFROY

Je connais sa Clotilde et ta Gertrude aussi.
Mesdames, quel bon vent vous a conduit ici.

230

CLOTILDE

Notre hôte et mon Rodolphe étant en conférence,
Seigneur, je viens vous dire un secret d'importance.

SIFROY

Quel ?

GERTRUDE

Un conte à plaisir.

CLOTILDE

On n'a pu l'inventer ;
Mais enfin tel qu'il est je dois le rapporter.

235

SIFROY

Qu'est-ce ?

CLOTILDE

C'est, Monseigneur, que cet Agent de France
Qui nous daigne honorer de sa chère présence,
Nous a fait le rapport.

240

GERTRUDE

Dont on l'avait déçu,
Et qu'il nous a donné comme il l'avait reçu.

CLOTILDE

Déçu ? Sa qualité ne permet pas de croire

Qu'on lui fasse passer une fable en histoire ;
Et de nous faire un conte il en serait honteux
S'il n'est plus vrai que faux, plus certain que douteux.

245

GERTRUDE

Des contes de pays on en donne, on en prête
À qui court sans loisir d'en parler à l'enquête.

CLOTILDE

Mais le rapport qu'on fit à cet homme arrêté,
Ne lui fut en courant ni donné ni prêté.

250

SIFROY

Enfin.

CLOTILDE

Cet homme enfin après son arrivée
Ayant choisi chez nous sa retraite privée,
Pendant que mon Rodolphe était venu savoir
Quand votre Altesse aurait le loisir de le voir,
Et qu'au soin d'alléger sa triste solitude
Je tenais compagnie à Madame Gertrude,
Rapportait qu'au chemin qu'il dit avoir tenu,
Un étrange accident lui était survenu ;
Que sur la fin du jour en passant par la Lande
Où vivait autrefois cette fameuse Urgande,
Qui d'une obscure nuit faisait un jour luisant,
Qui rendait l'avenir et le passé présent,
Qu'on tenait Prophétesse, et dont la Prophétie
Consistait au Bassin de son Hydromancie,
Où dans un petit rond on voyait l'Univers

255

260

265

Avec tous ses secrets pleinement découverts.
Il sut qu'ayant été jugée pour Sorcière,
Les flammes d'un bûcher l'avaient mis en poussière,
Et que devant la mort d'un sens froid et remis
Elle fit le récit de ses forfaits commis ;
Mais celui d'entre tous qu'elle estimait le pire,
Est, est, est.

270

SIFROY

Achevez.

CLOTILDE

Je crains de vous le dire.

275

SIFROY

Vous craignez ? Devez-vous me le faire savoir ?

CLOTILDE

Je le dois.

SIFROY

Postposez votre crainte au devoir.

CLOTILDE

Est qu'en des spectres feints par un vain assemblage,
Elle vous abusa d'un faux concubinage.

280

SIFROY

Moi ?

CLOTILDE

Oui, vous-même.

SIFROY

Ô Dieu ! Suis-je pas un damné
De m'être associé d'un Démon incarné ?
Pensais-je de pouvoir par un fait détestable,
Tirer des vérités de la bouche d'un diable ?
Ma Geneviève, hélas !

285

CLOTILDE

Seigneur, j'ai tort d'avoir
Sans égard postposé ma crainte à mon devoir.

SIFROY

Ma Geneviève, hélas !

290

CLOTILDE

Mes désobéissances ;
Au moins une autre fois préviendront vos souffrances
Pensant *****?? votre esprit d'une erreur,
Au lieu de l'apaiser je l'ai mis en fureur.

GOLO

Ha, Monseigneur !

295

SIFROY

Tais-toi, je n'ai ni paix ni trêve,
Et dans mon désespoir ta parole m'achève :

J'enrage quand je pense au parricide fer
Qui partagea mon coeur par un Arrêt d'Enfer.

GERTRUDE

On peut croire, Seigneur, que la fausse diablesse
Dont le charme causa la blessure qui vous blesse,
Mentit même en mourant par un faux repentir,
Et combla son mensonge achevant de mentir,
Quoique dans son Bassin par une vraie image
Elle vous eût fait voir ce malheureux ménage. 300
305

SIFROY

Prenez-vous intérêt par ce discours rusé,
D'empêcher que mon coeur ne soit désabusé :
Mais Dieu par ce démon déclara l'innocence
De ma chère moitié pour punir mon offense,
Ma belle épouse, hélas ! 310

GERTRUDE

Pensant vous contenter,
Seigneur, je n'ai pas cru vous devoir irriter.
Par la production d'un sentiment sincère,
Ai-je bien appelé sur moi votre colère.

SIFROY

Que j'ai mal reconnu tes fidèles beautés,
Par l'ingrat traitement de mes déloyautés. 315

GERTRUDE? À CLOTILDE

Madame, excusez-moi, vous avez fait un conte
Qui porte les couleurs d'une langue bien prompte.

CLOTILDE

Comment l'entendez-vous ?

GERTRUDE

Vous n'eussiez pas osé

320

Tenir ce beau discours si vous l'aviez pesé.

CLOTILDE

Comment ?

GERTRUDE

Oui da comment ? La raison en est claire,

On retient un rapport qu'on croit pouvoir déplaire.

CLOTILDE

Je n'ai pas cru déplaire, et ma foi m'a permis

325

Le soutien d'un honneur qu'on met en compromis.

GERTRUDE

Quel honneur ?

CLOTILDE

C'est celui d'une Dame divine

Qu'on veut faire passer pour une Concubine ;

Mais vous m'entrenez, ce me semble, à crédit,

330

Ne pouvant ignorer que je n'ai pas tout dit.

GERTRUDE

Vous avez bonne bouche.

(À Sifroy.)

CLOTILDE

Ou bonne conscience.
Vous pourrais-je, Seigneur, parler en confiance.

SIFROY

Vous pouvez me parler et je dois vous ouïr.

335

CLOTILDE

Il est temps, Monseigneur, de vous mieux réjouir.
Un Prince dont on vit l'inébranlable tête
Soutenir les efforts de toute la tempête
Des Maures, et danser sur leurs corps abattus,
Perd-il le sentiment de toutes ses vertus
Et souffre qu'on regarde après tant de trophées
Dedans son coeur flétri ses valeurs étouffées,
Pour un malheur passé qu'il est temps d'oublier,
Puisque tout l'Univers n'y peut remédier.

340

SIFROY

C'est le pis que je vois au mal qui me possède,
Que de l'apercevoir lorsqu'il est sans remède.

345

CLOTILDE

C'est assez soupiré, ce n'est que trop gémi,
Il est temps d'accueillir l'Agent de votre Ami,

Son mérite vaut bien qu'une face riante
Vous fasse voir content afin qu'il s'en contente.

350

(Il se retire avec Clotilde.)

SIFROY

Je conçois vos raisons, et reconnais qu'il faut
Me faire violence à couvrir mon défaut,
Et détourner mes yeux de ma perte fatale,
Pour tenir à couvert ce malheureux scandale.
Je veux me retirer crainte d'être surpris,
Pour dévêtir mon deuil et rasseoir mes esprits :
Ne me suis pas, Golo, je te laisse ta femme ;
Adieu, j'ai des secrets à dire à cette Dame.

355

SCÈNE V

Gertrude, Golo.

GERTRUDE

Voilà son Adonis, et voilà sa Vénus.

GOLO

Je rêve aux derniers mots qu'elle vous a tenus.

360

GERTRUDE

Quels ?

GOLO

Je rêve à ceux-là qu'en forme de menace

Elle a tenus, disant d'une insolente audace ;
Mais vous n'entreprenez, ce me semble, à crédit,
Ne pouvant ignorer que je n'ai pas tout dit.
Ces mots ainsi couverts me tiennent en martyr,
Que n'a-t-elle pas dit, qu'est-ce qu'elle peut dire ?

365

GERTRUDE

Cet important secret devrait être celé ;
Mais il se répandra par ce bec affilé.

GOLO

Hé bien ?

370

GERTRUDE

Dans le rapport de l'action dernière
Des déclarations que fit cette Sorcière,
Dont ce causeur Français voulut nous amuser,
Elle nous accusait afin de s'excuser.

GOLO

Me nommait-elle ?

375

GERTRUDE

Au sens que ce Français y donne,
Sa déclaration touchait votre personne.
Il dit parlant de vous, sans en faire semblant.

GOLO

Quoi ?

GERTRUDE

De le rapporter j'ai le coeur tout tremblant. 380
Que cette femme avait ses sens rassis et fermes ;
Alors (s'il m'en souvient) qu'elle usa de ces termes !
Un infâme Valet d'une Dame d'honneur,
Fit l'achat de mon crime et fut mon suborneur ;
Trompa son Maître absent de son propre domaine, 385
Changeant la passion de son amour en haine :
Et craignant qu'au retour il de put raviser,
Par l'art de mon Bassin me le fit abuser.
Faisant voir faussement son épouse divine
Souillée par le fait d'un Valet de cuisine. 390

GOLO

Je renie.

GERTRUDE

Arrêtez, si c'est votre péché
Dites-moi le secret que vous m'avez caché ;
Vous voilà tout pensif.

GOLO

J'ai bien sujet de l'être, 395
Je me vois sur le point de n'avoir plus de Maître,
Et veux bien devenir mon propre exécuteur
Pour faire qu'au plutôt il soit sans Serviteur.

GERTRUDE

Comme quoi ?

GOLO

Prévoyant qu'une dague pointue
S'apprête à me tuer, il faut que je me tue.

400

GERTRUDE

Vous tuer, malheureux, quels mots ! En quels accents,
N'êtes-vous pas honteux d'avoir perdu le sens ?

GOLO

Pourrai-je me jeter en quelque solitude ?

GERTRUDE

Abandonnant vos biens avec votre Gertrude.

405

GOLO

Aux Indes.

GERTRUDE

Rappelez votre esprit égaré,
Tout mal par quelque bien peut être réparé.

GOLO

Aux Maures, en Afrique.

GERTRUDE

Ô mon Dieu quel remède,
De courir vagabond sans support et sans aide.

410

GOLO

À la guerre.

GERTRUDE

Mon Dieu !

GOLO

Je me suis enrôlé.

GERTRUDE

Tous vos égarements font mon coeur désolé,
Les faveurs des Amis soulageront nos peines,
Si votre désespoir ne les rend toutes vaines.
On n'épargnera point ce qui peut nous aider,
Ouvrez-moi votre coeur.

415

(Il s'en va.)

GOLO

Ce n'est que trop plaider.
Adieu.

420

GERTRUDE

Le malheureux, le méchant, le perfide,
Si je ne suis ses pas fera quelque homicide.

ACTE II

SCÈNE I

(Elle le baise.)

(Elle le baise.)

(Elle le baise.)

(Elle le baise.)

(Elle le baise.)

(Elle le baise.)

GENEVIÈVE *(dans le bois, avec le Crucifix en main)*

Cher gage de mes espérances
Que l'Ange m'apporte du Ciel,
Votre vue adoucit le fiel
De mes plus amères souffrances :
Parmi les traitements divers
De sept Étés et sept Hivers,
Je n'ai eu que votre assistance ;
Et pour rendre mes maux plus doux
En les souffrant avec constance,
Hélas ! Qu'eussé-je fait sans vous.

425

430

Aux trous des plaies douloureuses
 Auxquelles par des vols hardis, 435
 Les Colombes du Paradis
 Font leurs visites amoureuses :
 Je tire à l'ombre de vos os,
 De vos travaux tout mon repos,
 Comparant vos peines aux miennes ; 440
 Mais pour résister à leurs coups
 Avec des pensées Chrétiennes,
 Hélas ! Qu'eussé-je fait sans vous.
 J'ai souffert des peines légères,
 Et vous des horribles tourments ; 445
 Moi pour mes propres manquements,
 Vous pour des fautes étrangères,
 Je sens mon coeur tout transpercé
 De voir cet ordre renversé :
 Mais si la divine justice 450
 N'a pu apaiser son courroux
 Que par l'horreur d'un tel supplice,
 Hélas ! Qu'eussé-je fait sans vous.
 Nonobstant l'injuste colère
 Qui fit autrefois le dessein 455
 D'égorger mon fils dans le sein
 De son infortunée mère,
 Je vois mon pauvre Bénoni
 Vivre au moyen du lait fourni
 Par votre douce providence : 460
 Si vous n'eussiez été jaloux
 De soutenir notre innocence,
 Hélas ! Qu'eussé-je fait sans vous.
 Pendant que je me vois bannie
 Par les rebuts et les dédain 465
 Des parents et proches mondains,
 Vous m'avez tenu compagnie

Depuis sept ans que je me vois
Dans le profond écart d'un bois
Exposée en ces lieux sauvages 470
Aux gueules des ours et des loups,
Pour m'échapper de leurs outrages
Hélas ! Qu'eussé-je fait sans vous.
En la compagnie farouche
Des bêtes dont les hurlements 475
Se mêlent aux gémissements
Qui retentissent de ma bouche :
Vous seul, mon Rédempteur, vous seul,
Si vous n'aviez couvert mon deuil
Où je n'avais ni paix ni trêve : 480
Mon bon Père et mon bel époux,
Pauvre orpheline et pauvre veuve.
Hélas ! Qu'eussé-je fait sans vous.

SCÈNE II

Bénoni, Geneviève.

BENONI

Maman.

GENEVIÈVE

Mon fils. 485

BENONI

J'ai faim.

GENEVIÈVE

Où est votre Nourrice ?

BENONI

Je ne sais.

GENEVIÈVE

Mon enfant, c'est peut-être un supplice
Que Dieu vous fait souffrir pour l'avoir oublié.
Par effet, venez-ça l'avez-vous bien prié ?

490

BENONI

J'ai faim.

GENEVIÈVE

Et c'est de lui que tout bien nous abonde :
Mais encor dites-moi qui vous a mis au monde.

BENONI

C'est Dieu.

495

GENEVIÈVE

À quelle fin, vous le devez savoir ?

BENONI

Pour l'aimer, le servir, et puis enfin le voir.

GENEVIÈVE

Que vous êtes joli, Dieu veut être tout vôtre.

BENONI

C'est mon Papa.

GENEVIÈVE

C'est lui, vous n'en avez point d'autre.

500

BENONI

Où est-il ?

GENEVIÈVE

C'est partout ; mais au Ciel seulement
Ceux qui sont ses enfants le voyent clairement.

BENONI

Comment faut-il l'aimer ?

GENEVIÈVE

C'est d'un amour extrême.
Plus que tous, plus que moi, plus encor que vous-même.

505

BENONI

Et comment le servir ?

GENEVIÈVE

Par tous nos mouvements

En l'exécution de ses commandements.

BENONI

Je le veux bien aimer.

510

GENEVIÈVE

Et servir par sa grâce ?

BENONI

Oui, Maman.

GENEVIÈVE

Mon beau fils, ça que je vous embrasse.

BENONI

Nous le verrons au Ciel.

GENEVIÈVE

Je l'entends bien ainsi,
Mon pauvre Enfant, hélas ! Que ferions-nous ici,
Hôtes d'une Forêt, habitants d'une niche,
Le Ciel est fait pour nous.

515

BENONI

Menons-y notre Biche.

GENEVIÈVE

Notre Biche, mon Fils, est un simple animal
Lequel après sa mort n'attend ni bien ni mal ;

520

Mais notre vraye foi nous oblige de croire
Que Dieu nous a créés pour jouir de sa gloire.

BENONI

Allons-y.

GENEVIÈVE

Mais peut-être y dois-je aller devant,
Et vous viendrez après sans doute en me suivant ;
La peine qu'après moi vous aurez endurée,
Sera (mon cher Enfant) d'une courte durée.

525

BENONI *(pleurant)*

Maman.

GENEVIÈVE

Que pleurez-vous ?

530

BENONI

Vous me voulez quitter.

GENEVIÈVE

Je ne vous quitte point. Or sus allez têter,
La Biche vous attend, et je crois qu'elle broute
Quelque menu brin d'herbe à l'huis de notre grotte.

BENONI *(pleurant)*

Vous me voulez quitter.

535

(Il s'en va.)

GENEVIÈVE

Allez-y de ce pas,
Et quand vous aurez pris votre petit repas
Reprenez doucement le chemin ordinaire,
Et vous rencontrerez en ce lieu votre Mère.

SCÈNE III

(Et tournant à la Fontaine.)

(Se mirant à la Fontaine.)

(La Vierge paraît sur un Rocher à côté de la Fontaine.)

GENEVIÈVE *(seule)*

Ce n'est pas sans raison que j'ai pu l'irriter 540
Dès lors qu'il a pensé que je veux le quitter,
Un fils issu d'un Prince et si noble et si riche
Ne serait assisté que d'une pauvre Biche :
C'est là toute sa Cour, c'est tout ce qui lui plaît ;
Elle fait ses banquets le traitant de son lait ; 545
Mais enfin cette vie est légère et bien mince,
Pour remplir après moi l'espérance d'un Prince.
Malheureuse Princesse ! Un Fils si vif si beau,
En vie sans maison, à la mort sans tombeau,
Faut-il que je le quitte, et que son innocence 550
N'hérite rien de moi que ma seule souffrance ?
C'est toi, belle Fontaine, aux bords de ton Bassin
Que j'entretiens souvent des secrets de mon sein :

Que tes eaux de cristal ne soient point offensées,
 Si je les charge encor de mes tristes pensées. 555
 J'ai perdu tous mes biens, j'ai perdu mon Époux,
 Je dois perdre mon Fils, et n'ai rien de plus doux
 Qu'à décharger mon coeur en ces places désertes ?
 Soulageant par ma voix la douleur de mes pertes.
 Reçois, chère Fontaine, avec ces autres lieux, 560
 Les tristes sentiments de mes derniers adieux.
 Tu ne saurais tarir recevant à ta source
 Le secours de mes yeux pour redoubler sa course.
 Ton liquide cristal m'a souvent arrêté
 À voir ce que je suis sur ce que j'ai été. 565
 C'est en toi que parfois mon innocence plaide
 Contre mes maux soufferts en m'y voyant si laide.
 Le monde m'a repu des Noms de vanité,
 De Miroir, de Phonix, de Soleil de beauté.
 Ce qu'il disait est faux, mon oeil le désavoue : 570
 Quelle bouche, quel front, quel menton, quelle joue ?
 Je me vois en ton cours, mon lustre a fait son flux
 Comme ton eau coulée, et ce qui fut n'est plus.
 Geneviève ne voit en cet hideux ombrage
 Que le grossier crayon de son premier visage. 575
 Je fus bien autrefois ; mais j'ai les yeux confus
 De ne voir rien en moi de tout ce que je fus.
 Mais quel objet nouveau, quelle ombre en la Fontaine
 Du fonds de son Bassin vient entendre ma peine :
 Quelle autre habiterait dedans cette Forêt, 580
 Elle est en mouvement, elle prend son arrêt :
 C'est l'ombre d'une femme, ô quelle différence
 De la mienne à la sienne en sa belle apparence !
 Quelle façon d'honneur ? Quel port de majesté ?
 Quel lustre de maintien ? Quel éclat de beauté ? 585
 Elle me tend la main dont presque elle me touche,
 Elle a les yeux sur moi, elle m'ouvre sa bouche.

SCÈNE IV

La Vierge élevée en un gazon, sur le Rocher qui joint la Fontaine, Geneviève.

LA VIERGE

Geneviève ?

GENEVIÈVE

Elle parle, est-ce au fonds de cette eau.

LA VIERGE

Geneviève ?

590

GENEVIÈVE

Ce nom ne m'est plus qu'un fardeau
Que je porte inconnu.

LA VIERGE

Geneviève.

(Elle tourne les yeux.)

GENEVIÈVE

On m'appelle.
D'où vient donc cette voix ? Je rêve, je chancelle,
Je tombe à coeur failli.

595

LA VIERGE

Ce surprenant défaut
Passera si tu peux dresser tes yeux en haut,

Ne me connais-tu point.

GENEVIÈVE LEVANT LA TÊTE *(et regardant la Vierge)*

Je sais bien que la terre
Ne tient rien de pareil en tout ce qu'elle enserme :
Mais aux indignités où je dois m'occuper
Et que je sens en moi, je crains de me tromper.

600

LA VIERGE

Ta pensée est en moi, quoique ta voix retarde :
Dis mon nom, je vois bien que ton coeur me regarde.

605

GENEVIÈVE

Marie.

LA VIERGE

C'est mon nom.

GENEVIÈVE

Vous, la Reine des Cieux,
Sur un si vil objet daigner ouvrir vos yeux.
Vous, comble de beautés, et des corps et des âmes,
Sur ce monstre d'horreur, la plus laide des femmes,
Cachée en ce désert, meurtrie de douleurs,
N'attendant que la mort pour finir ses malheurs.
Mais puis-je encor parler ?

610

LA VIERGE

Pourquoi non, Geneviève
Parle, je le veux bien, ta peine sera brève.

615

Tu sauras que je suis (en tes maux allégés)
La consolation des pauvres affligés.
Je t'ai toujours ouï quand tu m'as réclamée,
Et je t'aimais devant que tu m'eusses aimée. 620
C'est moi, quand tu étais aux mains des assassins
Qui fis par leur remord, avorter leur dessein :
Moi qui dans la prison assistai à tes couches,
Moi qui te garantis des animaux farouches,
Qui prends soin de ton fils, et pour le secourir 625
Tu pourvois d'une Biche afin de le nourrir :
Qui mets ordre aux hivers que leur froid se relâche ;
Et si la nudité de ton enfant te fâche,
Pour l'habiller je fais qu'un loup court au troupeau,
Dépouille une brebis et t'en porte la peau : 630
Moi-même en ce désert que tu trouvais étrange,
Je t'envoyai la Croix que tu tiens, par un Ange
Qui apaisa l'horreur de ton bannissement,
Et te guérit depuis par son attouchement.
Sache enfin que c'est moi qui toujours attentive 635
Aux douloureux accents de ta bouche plaintive,
Te dis (pour adoucir ton sentiment amer
De perdre ta beauté) que je te veux aimer ;
Je t'aime et sans égard des traits de ton visage
Je te donne mon coeur, que veux-tu davantage ? 640

GENEVIÈVE

Votre coeur ?

LA VIERGE

Oui, mon coeur.

GENEVIÈVE

Madame, c'est assez
Je ne requiers plus rien, vous m'aimez par excès.
Ce coeur si beau, si pur, si plein de belles flammes, 645
À Geneviève, hélas ! La dernière des femmes.
Votre coeur ? J'en ressens le mien épanoui,
Prêt à chanter depuis que je vous ai ouï.

LA VIERGE

Chante, ma Geneviève, entonne et te console
Dans les doux mouvements formés par ma parole. 650

GENEVIÈVE EN CHANTANT *(appuyée et regardant la Vierge)*

Adieu le monde, adieu la Cour,
Il n'est plus rien qui m'y retienne,
Puisque la Mère de l'amour
M'a dit qu'elle était toute mienne.
Je veux son coeur, et ne veux plus 655
Vivre d'amour que de la sienne,
Tous les cours me sont superflus
Puisqu'elle a dit qu'elle était mienne.
C'est elle-même qui l'a dit,
Et veut que son coeur me soutienne : 660
Rien ne m'est mis à l'interdit,
Partout, puisqu'elle est toute mienne.

LA VIERGE

Courage, Geneviève, en te plaignant si fort
Des maux que tu souffrais, n'avais-tu pas grand tort ?

GENEVIÈVE

J'ai péché, je l'avoue.

665

LA VIERGE

Or sus pour me complaire
Que ferais-tu pour moi ?

GENEVIÈVE

Hélas ! Que puis-je faire
Voyant que vous daignez me paraître et venir
Pour me reconforter au lieu de me punir.

670

LA VIERGE

Te paraître, c'est peu ; je réserve à ta vue
Le comble des grands biens dont ma gloire est pourvue.
Tu n'as pas bien encor tous tes sens épurés,
Pour voir les ornements dont les miens sont parés ;
C'est au Ciel que je veux qu'en moi tu te consoles
Par ma félicité, mes dots, mes auréoles,
À me voir maintenant tu dois te contenter
En l'état où je suis, que tu peux supporter.
Mais Geneviève encor quiconque se dispose
À voir Dieu, doit prétendre à voir toute autre chose :
Car c'est en cette vue ou notre oeil arrêté
Possède tout l'état de la félicité.
L'Énigme de la Foi se réduit en science,
L'Espérance périt et passe en jouissance ;
Et la Charité seule avec ses fermetés,
Pousse au-delà des temps dans les éternités,
En ce bien possédé les souffrances bornées
Par le temps prompt et court, sont sans fin couronnées.

675

680

685

C'est en ce bel état qu'il faut te rehausser,
 Et c'est en lui, ma Fille, où je veux t'embrasser, 690
 Pour y voir avec moi l'éternelle existence
 Du Dieu trio en suppôts ; mais un seul en essence ;
 Et dans ces trois suppôts sans cause et sans effet,
 Les émanations de cet être parfait,
 Sans premier, sans dernier, d'égalité divine, 695
 Sans primauté de temps, primauté d'origine ;
 Par le salut de l'Ange et l'aveu que je fis
 Des trois ouvrant en moi, l'un fut homme et mon fils ;
 Et la grâce du Ciel qui sans cesse m'arrouse,
 Me fit Fille de Dieu, sa Mère et son épouse, 700
 L'entends-tu ?

GENEVIÈVE

Je le crois ; mais je ne l'entends pas.

LA VIERGE

Je te l'ai raconté pour t'en donner l'appas :
 Mais afin de l'entendre, et pour combler tes joies,
 Ma chère Geneviève il faut que tu le voies. 705
 Or ce comble de biens par mon Fils acheté,
 En souffrant ici-bas doit être mérité.
 Le chemin pour aller ç ces faveurs divines
 Est parsemé de croix, de ronces et d'épines
 Et c'est celui par où mon Fils même voulut 710
 Te montrer comme il faut marcher à son salut.
 Ne veux-tu rien souffrir ?

GENEVIÈVE

Ma Princesse, ma Reine,
 Faites-moi tout souffrir, n'épargnez plus ma peine,

Pour ces contentements je veux tout endurer,
L'Enfer me serait doux les pouvant espérer.

715

LA VIERGE

Suis mon Fils.

GENEVIÈVE

Je ne veux que marcher à sa suite
Conduisant Bénoni.

(Elle disparaît.)

LA VIERGE

Laisse m'en la conduite,
J'en veux avoir le soin, en prenant ce chemin,
De Bénoni qu'il est, il sera Benjamin :
Mais pour t'encourager au cours que tu dois faire,
Jette souvent les yeux sur ce bel exemplaire
Que tu tiens en tes mains, considère le cours
Qu'a tenu cet objet de mes tendres amours.
Vois-tu ce corps sanglant couvert de meurtrissures ?
Peux-tu lui comparer les maux que tu endures ?
Offre ton sang au sien, c'est pour lui qu'il l'offrit :
Souffre pour ton salut, c'est pour lui qu'il souffrit.
Garde bien ce Portrait ; va, contemple et révère
Et l'image du Fils la face de la Mère.

720

725

730

SCÈNE V

Geneviève assise et appuyée au Rocher, tenant et regardant son Crucifix, Bénoni.

GENEVIÈVE

C'est par ces trous secrets, mon Dieu, mon Rédempteur,
Hélas, ô amoureux, ô aimable Pasteur !
Que je vois clairement au fond de vos entrailles
Le soin que vous aurez de vos pauvres ouailles.

735

BENONI

Maman.

GENEVIÈVE

C'est par les trous de ce corps tout percé
Que l'amour coule au flux de votre sang versé.
Malheureuse, faut-il que ton âme rebelle
Ait fait mourir ton Dieu d'une mort si cruelle.
Meurs, Geneviève, meurs, sentant ce que tu crois
Qu'un Homme-Dieu, pour toi mourut sur une Croix.
Il est temps que ton coeur se brise et se déchire,
Pour qui le coeur d'un Dieu a souffert ce martyre.

740

745

BENONI

Maman.

(Elle demeure en extase.)

GENEVIÈVE

C'est par le jour que la lance y a fait
Qu'il fait voir son amour en son dernier effet.

Peux-tu voir le grand coup de ce fer qui l'entame,
Sans que sa pointe perce et transperce ton âme ?
Impitoyable fer qui n'eut point de merci,
Passe de coeur en coeur, et pousse jusqu'ici :
Ouvre ce sein.

750

BENONI

Maman c'est donc de cette sorte
Qu'elle veut me quitter, hélas ! Maman est morte.
Maman, pauvre maman.

755

GENEVIÈVE *(remise)*

Qu'avez-vous donc mon fils ?

BENONI

Vous ne me parlez plus.

GENEVIÈVE

C'était au Crucifix
Que j'avais à parler.

760

BENONI

Que pouviez-vous lui dire ?

GENEVIÈVE

Les sentiments que j'ai de son cruel martyre.

BENONI

Mais on n'entendait rien.

GENEVIÈVE

Ce que je lui disais
Était mieux entendu lorsque je me taisais.

765

BENONI

Vous vous taisiez tous deux.

GENEVIÈVE

Mon enfant, le silence
Que nous tenions n'est pas de votre intelligence.
Je lui parlais de coeur, d'une pareille voix
Il me faisait réponse, et je la recevais.

770

BENONI

N'est-ce pas le bon Dieu ?

GENEVIÈVE

Mon fils, c'est son Image
Qu'on m'apporta du Ciel rendez-lui votre hommage.
Pouvez-vous l'adorer ? Mettez-vous à genoux.
Reconnaissez-vous bien ce Dieu souffrant pour nous ?
C'est votre bon Papa.

775

BENONI *(à genoux le baisant)*

Mon Papa ?

GENEVIÈVE

C'est lui-même.

BENONI

Il est mort.

GENEVIÈVE

Et sa mort fait voir comme il vous aime.

780

BENONI

Mais pourquoi est-il mort ?

GENEVIÈVE

Or sus vous me fâchez,
Devez-vous ignorer que c'est pour nos péchés ;
Ne vous l'ai-je pas dit, où est votre mémoire ?
Ne retenez-vous point la pitoyable histoire
D'un sujet sur lequel je vous ai raconté
L'effort de son amour, l'excès de sa bonté.

785

BENONI

Je le croyais vivant.

GENEVIÈVE

C'est ici l'exemplaire
De la mort qu'il souffrit sur le Mont du Calvaire.
Il passa par la Croix pour pousser dans les Cieux,
Où il est maintenant vivant et glorieux.

790

BENONI

Maman, donnez-le-moi.

GENEVIÈVE

Un si précieux gage
Doit combler de bonheur notre petit ménage.
Il sera vôtre et mien, le voudriez-vous entier ?

795

BENONI

Puisqu'il est mon Papa, je suis son héritier.

GENEVIÈVE

Mais nous faisons tous deux une même famille.
Si vous êtes son fils je suis aussi sa fille.
Tout son bien est pour nous, nous devons l'hériter ?
Mais de telle façon qu'il le faut mériter.

800

BENONI

Comment ?

GENEVIÈVE

Son bien ici consiste aux espérances
De l'avoir par la Croix conjointe à nos souffrances
Souffrons, c'est à ce prix qu'il le faut acheter.

805

BENONI

Faut-il quitter ma Biche, et ne la plus téter ?

GENEVIÈVE

Non votre bon Papa ne vous pas si chiche
Qu'il veuille vous sevrer du lait de votre Biche.
Pour l'aimer et servir, tétéz, puisqu'il lui plaît ;

C'est pour cela, mon fils, qu'il vous donne son lait.
Mais il veut seulement en quoi qui vous advienne,
Que votre volonté soit conforme à la sienne.

810

BENONI

Je l'aime.

GENEVIÈVE

Sa bonté vous doit avoir charmé :
Aimez donc bien celui qui vous a tant aimé.

815

BENONI *(voulant prendre le Crucifix)*

Maman, donnez-le-moi ? Maman, ma toute bonne,
Donnez-moi, mon Papa.

GENEVIÈVE *(le lui donnant)*

Mon fils je vous le donne,
Gardez-le pour nous deux.

BENONI

D'où nous est-il venu ?

820

GENEVIÈVE

D'un endroit que vos ans vous rendaient inconnu.
C'est un présent, mon fils, dont la Mère des Mères
Par un Ange adoucit mes douleurs plus amères ;
Même pour apaiser mes transports douloureux,
En me recommandant cet objet amoureux
Tout à l'heure en ce lieu (j'en suis encor émue)
Je l'ai vue, mon fils, mon cher fils je l'ai vue

825

Dans le ravissement d'un divin entretien,
Auquel elle m'a dit que son coeur était mien ;
Et m'a comblée ainsi d'une joie achevée,
Me laissant en l'état où vous m'avez trouvée.

830

BENONI

C'est la Vierge.

(Elle s'en va, tenant d'une main Benoni, qui porte le Crucifix de l'autre.)

GENEVIÈVE

Oui, mon fils ; les faits de ses bontés
Vous ont été par moi si souvent racontés,
Ses grâces, ses beautés, ses douceurs nonpareilles
Par le don de son coeur m'ont fait tant de merveilles
Qu'elles vous raviront ; et si je vous les dis
Je m'en vais de ce pas vous mettre en Paradis :
Mais ce lieu n'est pas propre à faire cet éloge,
Revoyons à ces fins notre petite Loge.

835

840

ACTE III

SCÈNE I

Sifroy, l'Ambassadeur, Rodolphe.

SIFROY (*à l'Ambassadeur*)

Suivant votre désir je veux bien prendre l'air
Pour être en liberté dans notre pourparler.
Un secret trop paré d'une façon civile,
De secret qu'il était, devient un Vaudeville :
Et puis je vois chez moi des objets odieux
Qui depuis quelque temps m'assassinent les yeux.
Enfin ayant à gré de me voir en silence,
Je vous recevrais mal vous faisant violence.
Je contrains mes devoirs, mais ici pour le moins
Nous ouvrirons nos cours sans bruit et sans témoins.

845

850

L'AMBASSADEUR

Seigneur, je suis confus voyant que votre Altesse
M'adresse ses faveurs avec trop de largesse :
Mais ce que j'en reçois de meilleur traitement,
Est qu'elle se contente en mon contentement.
Je cours à petit train, ma marche est inconnue,
Et Rodolphe tout seul peut savoir ma venue.
Notre ancienne amitié rajeunit aujourd'hui,

855

Je crois me voir chez moi quand je me vois chez lui.

RODOLPHE

Monsieur, j'en suis ravi, Clotilde en est ravie.

SIFROY

Tu jouis d'un bonheur auquel je porte envie.
Si le Ciel l'eût voulu, cet honneur m'était dû,
Ton bonheur a gagné le bien que j'ai perdu.
Je suis pourtant joyeux, puisque le Ciel m'en prive,
Sachant ta loyauté, de savoir qu'il t'arrive.

860

RODOLPHE

Seigneur, j'en suis indigne, et vous reste obligé
De toutes vos faveurs dont je suis surchargé.

865

SIFROY (*à l'Ambassadeur*)

Or sus ouvrons nos cours, parlons en confiance.

L'AMBASSADEUR

Je vous offre, Seigneur, les respects de la France.
Charles-Martel, mon Prince, au soin de maintenir
Le glorieux honneur de votre souvenir,
M'envoie à vous, afin qu'entre vous deux je brigue
Envers et contre tous une puissante ligue,
Pour faire qu'en vertu d'un ferme compromis,
Tous vous soient en commun, amis et ennemis.

870

SIFROY

Sans doute vous avez des lettres de créance ?

875

L'AMBASSADEUR

J'en ai ; mais j'ai osé pour une plus grande assurance
De l'acquit que je fais de ma commission,
Vous parler de mon Prince et de sa passion ?
Quoique bien embouché j'ai pris des lettres closes,
Par elles et par moi vous savez toutes choses.
Il vous visite encor par un présent d'ami.

880

SIFROY

Ce Prince tout parfait ne fait rien à demi,
On m'a dit ce que c'est, je l'attends et l'estime
Comme un gage d'amour d'un ami très intime.

L'AMBASSADEUR

Rodolphe en est chargé, pour éviter les yeux,
Les soupçons et les bruits des esprits curieux,
Il s'est saisi de tout promettant (de sa grâce)
D'en faire un port couvert en cette même place.

885

SIFROY

C'est un sage conseil ; va, Rodolphe, il est temps
D'achever ce dessein ainsi que tu l'entends.

890

(Il s'en va.)

RODOLPHE

Je le fais de grand coeur.

L'AMBASSADEUR

Seigneur, puis-je à cette heure

Vous ouvrir mes secrets, profitant sa demeure.

SIFROY

Ça donc à coeur ouvert.

L'AMBASSADEUR

Mon Prince votre ami 895
 Ainsi que vous savez ne s'est point endormi
 À soutenir l'état de la vraie croyance,
 Par l'affermissement de son Autel en France :
 Ou si nous n'eussions eu que les veilles du Roi,
 On eût vu renverser la France avec la Foi, 900
 Quand Eudon appelant les troupes Sarrasines,
 Leur ouvrit l'Aquitaine et les terres voisines,
 Pour livrer aux Sultans le Sceptre de nos Rois,
 Et faire triompher le Croissant de la Croix.
 La France était au point de perdre sa franchise, 905
 Et mêler ses débris aux ruines de l'Église :
 Et cependant le Roi occupait tous ses vœux
 À peigner et friser sa barbe et ses cheveux,
 Et même sans souci d'éviter la surprise
 Dont on pourrait encor nous perdre avec l'Église. 910
 Il se repaît toujours d'un honteux entretien,
 Qui n'est à dire vrai ni Français ni Chrétien.
 En ce relâchement le peuple se mutine,
 Chacun vit à son gré, sans loi, sans discipline.
 Cet État autrefois si beau si fleurissant. 915
 Flétrit de jour en jour, et s'en va périssant :
 Et bientôt on verra sa durée achevée,
 Si par un coup du Ciel elle n'est conservée.
 Par quoi le Roi n'ayant tous ses soins arrêtés
 Qu'aux occupations de ses oisivetés, 920
 Avec juste sujet la Chrétienté soupire,

Cherchant pour son repos celui de notre Empire ;
Et nos maux déferés au Pontife Romain,
Ont attendri son coeur pour nous donner la main
À faire un juste choix d'une digne personne, 925
Afin que nous puissions transporter la Couronne
D'un chef qui lui fait honte, et l'asseoir sur un front
Qui répare son lustre et lave son affront.
Et pour son changement chacun veut reconnaître
Les biens qu'elle a reçus par les soins de mon Maître 930
Mais comme en tous ses faits il suit le mouvement
D'un conseil digéré par un mûr jugement.
Vous ayant éprouvé par les choses passées,
Il m'envoie, Seigneur, consulter vos pensées,
Pour suivre vos conseils qu'il a toujours suivis, 935
Régulant ses sentiments dessus vos bons avis.

SIFROY

Que deviendra le Roi si ce fait s'achemine ?
Son sang est consacré d'autorité divine,
On lui doit du respect.

L'AMBASSADEUR

Et pour le respecter 940
(Si vous le trouvez bon) on voudrait l'arrêter
Dans le clos consacré de quelque Monastère.

SIFROY

C'est à quoi je rêvais, et sans autre mystère
C'est traiter dignement son soin désordonné
Que de punir son poil le laissant couronné, 945
Et n'étant qu'à couvert qu'il désire paraître,
Il verra ce qu'il veut se voyant dans un Cloître.

Au reste je chéris l'honneur que je reçois,
J'ai le sang Allemand ; mais j'ai le coeur Français.
Mais Rodolphe revient.

950

SCÈNE II

L'Ambassadeur, Sifroy, Rodolphe.

(Et donnant les Lettres.)

L'AMBASSADEUR *(ayant reçu le présent de Rodolphe)*

Seigneur, voici le gage
D'un amour cordial dont je vous fais hommage.
Ces Lettres en leur sens étant mises au jour,
Pourront vous expliquer cet emblème d'amour.

SIFROY

Elles sont de créance ?

955

L'AMBASSADEUR

Oui, Seigneur.

SIFROY

Romps la cire,
Rodolphe, et les ouvrant prends le soin de les lire.

RODOLPHE

Seigneur, très volontiers.

SIFROY

Tu mettras hors des plis 960
D'un parchemin ridé, des discours accomplis.

RODOLPHE (lit)

Prince, la fleur de Germanie,
Dont les glorieuses valeurs
Parurent parmi les chaleurs
Des feux Français de notre Compagnie, 965
Qui firent vivement sentir
Des Sarrasins l'espérance trompée,
Avec le cuisant repentir
D'avoir choqué leur coeur et leur épée,
Après que ce dessein si rogue et si bravant, 970
Fut réduit en succès de fumée et de vent.
Votre épée jointe à la mienne,
Et votre coeur réduit au mien,
Ont été l'unique soutien
De l'Université Chrétienne. 975
Partant, invincible Vainqueur,
Vous écrivant, j'ajoute à mes paroles
Mon épée jointe à mon coeur,
Afin de vous décrire en ces symboles,
Et vous en fais le don d'un généreux amour ; 980
Car l'ayant eu de vous, je vous dois son retour.
Je sais qu'aucune défaillance
Ne vous arrivera jamais,
Et de ma part je vous promets
D'éterniser notre ancienne alliance, 985
Je m'assure que vos bontés
Qui m'ont ravi par un amour extrême,
Rendront miennes vos volontés,

Me réputant pour un autre vous-même :
 Et d'amour et d'effort tous deux réduits en un, 990
 Nous porterons le coeur et l'épée en commun.
 Ainsi contents sans aucun autre,
 Jouissons de tout notre bien ;
 Veuillez posséder tout le mien
 Comme je veux posséder tout le vôtre. 995
 J'ai des affaires importants
 Dont le porteur vous fera confiance,
 Et que nos courages constants
 Dans quelques jours mettront en évidence.
 Cet emblème d'honneur ne sera point obscur 1000
 À qui nous verra joints d'épée et de coeur.

SIFROY

Ce Prince est ravissant, et l'heur qui l'accompagne
 En tous ses grands desseins de Cour et de campagne
 Le rend partout égal : la valeur et l'amour
 Qu'il m'offre en ce présent, méritent un retour. 1005
 En cet Écrit sa main était toute occupée
 À faire voir qu'il est tout de coeur et d'épée !
 Et vraiment par ce don que je ne veux qu'en prêt,
 Me donnant ce qu'il a, je reçois ce qu'il est :
 Mais j'aperçois Clotilde, et si j'ai bonne vue ; 1010
 Sa face et sa façon la font voir toute émue.

SCÈNE III

Clotilde, Sifroy, Rodolphe. l'Ambassadeur.

CLOTILDE

Seigneur, l'In l'Intendant (j'ai peine à parler)

Golo dans mon logis m'est venu quereller.

SIFROY

Quereller ?

CLOTILDE

Quereller de fort mauvaise grâce,
D'un discours surprenant dans un ton de menace.

1015

SIFROY

Raison ?

CLOTILDE

Pour vous avoir sans égard rapporté
L'accident que Monsieur nous avait raconté.

SIFROY

Ce n'est pas sans égard, ce terme est un peu rude.
Sa femme y était-elle ?

1020

CLOTILDE

Oui, Seigneur, sa Gertrude
Y survint par bonheur, et je crois fermement
Que sans elle il m'eût fait un mauvais traitement.

SIFROY

Un mauvais traitement ?

1025

CLOTILDE

En sa belle équipée
Sans ce présent secours j'aurais été frappée.

SIFROY

Vous, chez vous, l'insolent l'aurait-il bien osé.

CLOTILDE

À me couvrir la joue il était disposé
Quand Gertrude survint, qui se sentant piquée 1030
Que chez moi (sans respect) Golo m'eût attaquée,
Lui dit des mots fâcheux afin de le toucher ;
Mais comme elle criait jusqu'à lui reprocher
Qu'il était un trompeur, et qu'il l'avait fourbée.
La voyant en ce train je me suis dérobée 1035
Pour vous prier, Seigneur, que Rodolphe aille voir
Ce désordre chez lui avec soin d'y pourvoir.

RODOLPHE

Je vous requiers, Seigneur, quelque ordre juridique,
S'il vous plaît d'apaiser ce trouble domestique.

(Il lui donne sa bague, que Rodolphe prend et s'en va.)

SIFROY *(remettant son présent à Rodolphe)*

Tiens, emporte ce don pour gage de ma foi, 1040
Mets-le dans mon trésor ; puis retournant chez toi,
Fais marcher mon Prévôt, et dis-lui qu'il arrête
Ce braveur, et me soit répondant de sa tête :
Qu'il l'enferme en la Tour qu'en ma propre maison

Lui-même a fait servir autrefois de prison.
Va, ne perds point de temps, et pour ton assurance
Cette bague pourra te servir de créance.

1045

L'AMBASSADEUR

Seigneur, quand vos Sujets auront la liberté
De parler, en voyant Golo discrédité,
Aux plaintes qu'ils feront des injures souffertes,
Ses malversations vous seront découvertes.

1050

SIFROY

C'est un parfait avis : mais puisque nous voici,
Je vous prie, Monsieur, de me rendre éclairci
Du récit de Clotilde, et de l'histoire entière
Des déclarations que fit cette Sorcière

1055

L'AMBASSADEUR

Seigneur, très volontiers, j'ai un désir ardent
De vous entretenir sur ce triste accident.
Je courais par la Lande où cette fausse femme
Rendit au feu son corps, comme à l'Enfer son âme,
Quand je me vis contraint par le déclin du jour,
D'achever ma journée en son ancien séjour.
Là surpris de trouver la bourgade alarmée,
Au travers d'une épaisse et puante fumée
J'en demandé la cause, et le peuple m'apprit
Que cette malheureuse avait rendu l'esprit
Dans les feux d'un bûcher, et que depuis cette heure
Ce brûlement fumeux infectait leur demeure.
Tout ce bruit éveilla ma curiosité,
Pour savoir pleinement l'Arrêt exécuté.
Je visitai le Juge, et lui (sur mes instances)

1060

1065

1070

Me fit voir le Procès avec les circonstances.

SIFROY

Il n'en faut plus douter ayant pris tous ses soins ;
Votre rapport, Monsieur, me vaut mille témoins.
Et bien ?

L'AMBASSADEUR

De mes deux yeux je lus les maléfices 1075
Pour lesquels elle avait mérité ses supplices :
Les ravages des champs procurés et produits,
Les désordres de l'air, les battures des fruits ;
La perte des enfants, l'avortement des femmes ;
Les blâmes imposés aux plus illustres Dames. 1080
Je lus tout le tissu de ses forfaits maudits,
Les verbaux, les rapports, les dits, les contredits,
En somme la Sentence abondamment pourvue
Des maux dont elle était atteinte et convaincue :
Mais au nombre infini qui fonda son Arrêt, 1085
Je veux vous en dire un où gît votre intérêt.

SIFROY

C'est celui que j'attends que j'ai su de la bouche
De Clotilde, d'autant que c'est lui qui me touche.

L'AMBASSADEUR

Aux écrits du Procès, et l'extrait publié,
Votre Intendant, Seigneur, ne fut pas oublié. 1090

SIFROY

Le traître !

L'AMBASSADEUR

Cette femme en déclara le crime,
Dont le juge me dit qu'il faisait plus d'estime
Par ce langage exprès que j'ai bien retenu, 1095
L'ayant appris par coeur : voici son contenu.
C'était en son bon sens, la Sentence étant lue,
Qu'elle usa de ces mots, d'une voix résolue :
Un infâme Valet d'une Dame d'honneur,
Fit l'achat de mon crime et fut mon suborneur ;
Trompa son Maître absent de son propre domaine, 1100
Changeant la passion de son amour en haine :
Et craignant qu'au retour il se pût raviser,
Par l'art de mon Bassin me le fit abuser,
Faisant voir faussement son épouse divine
Souillée par le fait d'un Valet de Cuisine. 1105

SIFROY

Ces termes sont obscurs, je n'y vois pas nommés
La Dame et le Valet par leurs noms exprimés.

L'AMBASSADEUR

Gertrude chez Rodolphe étant toute en déroute,
Au récit que je fis m'objecta même doute.
Je feignis de l'ouïr, et n'osai répliquer, 1110
Pour n'augmenter son trouble en voulant m'expliquer :
Mais le Juge tira l'intelligence entière
Par ces termes exprès de la même Sorcière.
Cet infâme Valet, ce méchant Serviteur,
C'est Golo qu'on put bien surnommer l'imposteur : 1115
Cette Dame d'honneur, cette épouse divine,
Geneviève en surnom, la belle Palatine.

SIFROY

Les voilà pleinement nommés et surnommés :
Et les mots précédents par ceux-ci confirmés,
On peut voir en Golo ce Serviteur infâme, 1120
L'imposteur et l'auteur du meurtre de ma femme.
Comme on vit autrefois jointe par le destin
La belle Palatine au cruel Palatin,
L'art de cet imposteur embrouilla ma cervelle ;
Pour livrer à son gré le sang de cette Belle. 1125
Il reçut volontiers cet horrible prix-fait
De lui donner la mort ; je l'ai dit, il l'a fait,
D'adresse il fit le mal que je dis de caprice ;
Je péchai de faiblesse, il pécha de malice :
Mais mon épouse enfin par ce crime comblé, 1130
Toute seule a souffert un meurtre redoublé.
Et quoique je tombai d'une humeur étourdie
Où il s'était jeté d'une malice hardie,
Tous deux à même fin de même crime unis,
D'un même châtement devrions être punis. 1135

L'AMBASSADEUR

Vous avez concouru ; mais ce n'est pas de même :
Votre faute est légère, et son crime est extrême.

SIFROY

Qu'est ceci ?

SCÈNE IV

Gertrude, Sifroy, Clotilde, l'Ambassadeur.

GERTRUDE (*à genoux*)

Monseigneur.

SIFROY

Levez-vous ; qu'avez-vous ?

1140

GERTRUDE

Je me jette à vos pieds, j'embrasse vos genoux ;
Ayez pitié de moi.

SIFROY

Vous voilà bien troublée,
Qu'est-ce que vous avez ?

GERTRUDE (*à genoux*)

Je suis toute accablée.
Misérable Golo !

1145

SIFROY

Reprenez vos esprits,
Que vous a fait Golo ?

GERTRUDE

Votre Prévôt l'a pris,
Et le mène en prison.

1150

SIFROY

Il est en son office,
Sans injure et sans grâce il en fera justice.

GERTRUDE

La Justice n'est pas propre des Souverains,
La grâce en spécial est remise en leurs mains.

SIFROY

Je fais la grâce aussi ; mais aux cas gracieables :
Et je ne la dois pas aux cas inexcusables.

1155

GERTRUDE

Je la requiers, Seigneur, pour mon pauvre mari,
Votre ancien Serviteur et plus cher Favori.

SIFROY

Ma grâce doit servir à couvrir quelque offense,
Il n'en a pas besoin s'il est dans l'innocence.
S'il a fait mal ou bien, c'est à moi de penser
À le faire punir ou le récompenser.
Mais s'il est criminel que faut-il que je fasse ?

1160

GERTRUDE

Il est assez puni d'être en votre disgrâce.

SIFROY

Ma disgrâce n'est pas un juste Jugement,
Si je ne fais savoir son juste fondement.

1165

Si je parais fâché, je dois vouloir qu'on sache
Le juste et vrai sujet pour lequel je me fâche :
Et pour le faire voir j'ai voulu confier
À mon Prévôt le soin de me justifier.
Sa charge et son devoir requièrent qu'il réprime
Par l'ordre de la Loi le désordre du crime.
S'il a saisi Golo, c'est ce que j'ai voulu ;
En tout cas votre esprit doit être résolu.

1170

GERTRUDE

À quelle extrémité me vois-je combattue ?
Hélas ! Je n'en puis plus, ce langage me tue.

1175

SIFROY

Prenez coeur attendant qu'un Arrêt solennel
Fasse voir votre Époux ou juste ou criminel.
Ne vous désolez point.

GERTRUDE

Hélas !

1180

CLOTILDE

Elle sa pâme,
Seigneur, ayez pitié de cette pauvre Dame.

(Il se retire avec l'Ambassadeur.)

SIFROY

J'en ai compassion, si Golo sans raison
Ne s'est étudié qu'à perdre ma maison.
Ma Clotilde il est vrai, ce n'est pas chez Gertrude.

1185

Qu'il a pris cabinet pour faire cette étude.
Par sa rancune injuste et mon juste courroux,
J'ai perdu mon épouse, elle perd son Époux.
De la nécessité faisons vertu Chrétienne,
Qu'elle souffre sa perte, et je souffre la mienne.
Cependant consolez son esprit affligé,
Mon Prévôt jugera comme il est obligé :
Pour elle j'aurai soin de faire prendre garde
Qu'elle ne risque en rien de ce qui la regarde.

1190

SCÈNE V

Clotilde, Gertrude.

(Elle la relève.)

CLOTILDE

Madame, encor faut-il penser à respirer,
Pour prendre un bon conseil sans se désespérer.
Une Dame d'honneur, de vertu, de conduite,
Se fait tort de montrer sa constance détruite.
L'esprit irrésolu et le coeur abattu,
Sont des mauvais témoins d'une vraie vertu
Dieu vous a richement départies
Les plus rares vertus et les mieux assorties.
Donnez-moi votre main, prenez coeur et pensons
Au remède du mal qui fonde les soupçons.

1195

1200

GERTRUDE

Madame.

1205

CLOTILDE

Qu'avez-vous ?

GERTRUDE

Si quelqu'un n'intercède
Pour obtenir pardon, ce mal est sans remède.

CLOTILDE

Cherchons donc les moyens de faire intercéder,
Pour obtenir la grâce il la faut demander.

1210

GERTRUDE

Je n'y vois point de jour.

CLOTILDE

Le point de cette affaire
N'est pas si mal aisé que vous le voulez faire.

GERTRUDE

Ha si vous le saviez !

CLOTILDE

Ne doutez point de moi,
À tenir un secret je vous donne ma foi.
Je sais bien que tantôt vous m'avez soupçonnée
Sans beaucoup de sujet, d'avoir abandonnée
Notre ancienne amitié, pour faire le rapport
Des devis du Français ; mais vous me faisiez tort.
Je ne disais pas tout, et vous pouviez bien croire

1215

1220

Qu'incontinent le Prince apprendrait cette histoire :
Et que reconnaissant que nous aurions caché
Ce que nous en savions, il en serait fâché.

GERTRUDE

Madame, par effet vous m'aviez obligée,
Excuser les transports d'une femme affligée :
J'avais perdu l'esprit en cet égarement,
Qui court au désespoir y va sans jugement.

1225

CLOTILDE

Au désespoir ?

GERTRUDE

J'y cours, et n'ai autre exercice
Qu'à méditer toujours un mortel précipice.

1230

CLOTILDE

Au désespoir ?

GERTRUDE

Voilà l'effet de mon malheur,
Je ne suis plus à moi, excusez ma douleur.

CLOTILDE

Au désespoir ? Faut-il que votre inquiétude
Vous ait fait oublier que vous êtes Gertrude.
Cette Dame autrefois si mûre en ses avis,
Que ses conseils étaient heureusement suivis
En tout ce que par eux on voulait entreprendre.

1235

GERTRUDE

Les conseils à donner sont plus aisés qu'à prendre.
La raison s'éblouit aux contradictions
Qu'elle reçoit des sens et de ses passions.
Ma raison sans sujet ne s'est point confondue
Dans les vifs sentiments du mal qui m'a perdue.

1240

CLOTILDE

J'ignore ce sujet.

1245

GERTRUDE

Vous ignorez l'état
Du crime le plus horrible et plus noir attentat
Qu'on ait jamais commis, dont ce perdu sans honte,
Dedans son désespoir m'a fait le mauvais conte
Qu'il faut que vous sachiez.

1250

CLOTILDE

Ce langage est obscur !
Ne m'appréhendez point, soulagez votre coeur.

GERTRUDE

Comme deux ans après ses noces consommées
Le Prince était au point de courir aux Armées,
Il voulut s'assurer de quelque homme arrêté,
Qu'il pourrait honorer de son autorité,
Afin que dans le temps de ces cours nécessaires
Il prit en sa maison le soin de ses affaires ;
Et regardant Golo dans ce fatal moment,
Crût qu'il réussirait à son contentement.

1255

1260

Ô triste éloignement ! Ô malheureuse absence !
Je ne suis plus à moi dès l'heure que j'y pense.

CLOTILDE

Et bien, Madame ?

GERTRUDE

Hélas ! Maudites passions,
Quel compte rendez-vous de ces commissions ? 1265
Étant sur son départ, du fonds de sa poitrine
Il lui recommanda sa belle Palatine,
Et se mit en chemin, Golo étant pourvu
Des soins de tout l'État comme nous avons vu.
Provision funeste, oserai-je poursuivre ? 1270
Plût à Dieu qu'avant elle il eût cessé de vivre.
Hélas !

CLOTILDE

Enfin, Madame.

GERTRUDE

Enfin ce malheureux
Regardant la Princesse en devint amoureux. 1275

CLOTILDE

En devint ?

GERTRUDE

Amoureux, et d'un amour si folle
Qu'il ne s'arrêta pas à sa seule parole :

Car s'étant morfondu en vain à la tenter,
 L'effronté s'efforça de la violenter ; 1280
 Mais comme il poursuivait en son effronterie,
 La Princesse voyant qu'en un ton de furie
 Par un coeur de tyran son visage s'enfler,
 Pour cacher son orgueil le couvrit d'un soufflet.
 Ce coup lui fut mortel, ce méchant, ce perfide 1285
 Changeant sa passion conclut son homicide ;
 Et pour s'innocenter avant qu'elle mourût,
 Il fit qu'à son dessein le Prince concourût.
 Oyez la trahison de ce premier des traîtres,
 Il avertit le Prince en des lettres sur lettres, 1290
 Qu'acquérant au dehors un glorieux bonheur,
 Au-dedans par sa femme il perdait son honneur,
 Et que son Cuisinier par un fameux scandale,
 Souillait honteusement sa couche nuptiale.
 Le Prince trop crédule, et doutant que chez soi 1295
 Sa belle Palatine eût violé sa foi,
 Entreprit son retour ; Golo sachant sa route
 Lui survint au-devant pour affermir son doute,
 Et l'arrêtant au Bourg autrefois habité
 Par ce monstre d'Enfer, de frais exécuté, 1300
 Fit moyen d'employer ce poison, cette peste,
 Pour l'injecter du tout, et vous savez le reste.

CLOTILDE

Mais encor ?

GERTRUDE

Le Français nous a fait le rapport
 De ce que la Sorcière a dit devant sa mort. 1305
 Que Golo la pressa d'imposer par adresse
 Au Prince, qu'un Valet possédait sa Maîtresse :

Que pour la transporter d'un infernal courroux,
Et reverser l'esprit de cet homme jaloux,
En l'eau de son bassin par des spectres d'ordure
Elle lui fit souffrir cette noire imposture.

1310

CLOTILDE

Le succès de ce charme ?

GERTRUDE

Ô le maudit succès !
Le Prince furieux de cet énorme excès,
Enjoignit à Golo par des termes austères,
De purger la maison de ces deux adultères.
Le traître étant ravi de ses ordres pressants
S'avance.

1315

CLOTILDE

Et que fit-il de ces deux innocents ?

GERTRUDE

Sans dire la façon de leur mort ensuivie,
Il me dit seulement qu'ils n'étaient plus en vie.
C'est tout ce que j'en sus, en l'ayant bien pressé
De ne plus me cacher ce qui s'était passé.

1320

CLOTILDE

Et bien qu'en dites-vous, n'était-il pas punissable ?
Pourriez-vous bien juger son forfait gracieux ?

1325

GERTRUDE

Madame, hélas ! Nenni, s'il est bien entendu,
Comme il sera sans doute ; hélas ! Il est perdu :
Je le crois déjà mort, et je le dois bien croire :
Je meurs, je n'en puis plus, cette faute est trop noire.
Ô loi de mariage ! Ô rigoureuse loi !
En perdant mon mari tout est perdu pour moi.

1330

CLOTILDE

Allons, Madame, allons, le Prince de sa bouche
M'a dit qu'il aurait soin de tout ce qui vous touche.
Allons à notre hôtel, nous nous consolerons,
Et prendrons le conseil que nous aviserons.

1335

ACTE IV

SCÈNE I

Henry confident de Golo, Othon confident d'Henry.

HENRY

Il s'est servi de moi, et sa chute en Justice
Me peut bien attirer en même précipice !
Un soutien de maison qui n'est pas maintenu,
Traîne dans son revers ce qu'il a soutenu.

OTHON

Si le Prince a failli en voulant vous enjoindre
D'obéir à Golo, votre faute est bien moindre,
S'il vous a mal parlé, vous l'avez bien ouï :
Il a mal commandé ; mais vous bien obéi

1340

HENRY

Ne me chatouillez point, vous parlez à votre aise,
Les moyens sont mauvais quand la fin est mauvaise.
Golo nous abusa ; mais ses abus rusés
Mêleront l'abuseur avec les abusés.

1345

OTHON

Vous direz ?

HENRY

Je dirai ; mais en cette disgrâce
Tout ce que je dirai n'aura point d'efficace,
Si je ne puis trouver quelque homme de crédit
Qui daigne autoriser tout ce que j'aurai dit.

1350

OTHON

Voyons donc si le Prince a quelque créature
Qui puisse vous servir en cette conjoncture.

HENRY

Rodolphe et la Clotilde ont toujours mérité
D'être dans sa faveur par leur fidélité :
Mes cris seront tardifs à couvrir mon offense,
Si leur cri de faveur ne court à ma défense.

1355

OTHON

Je suis tout à Rodolphe, et depuis quelque temps
Clotilde m'a donné des avis importants
À soulager les cours, et lorsqu'elle conforte
On la dirait porter ce que chacun supporte :
L'esprit qui la conduit remplit son action
De douceur, de tendresse, et de compassion.
Rodolphe est tout de même, et jamais mariage
Ne le vit assorti d'un égal pariage.

1360

1365

HENRY

Ces favoris pourront à peine être accostes :
Car le Prince les a toujours à ses côtés.

OTHON

Pour certains si ces deux en sa Cour mal garnie,
Depuis ses déplaissirs lui faussaient compagnie :
Il serait sans conseil, et vivrait sans repos :
Mais vois-je pas Clotilde ? Elle vient à propos.

1370

HENRY

Mais bien mal à propos, dedans l'incertitude
De pouvoir nous ouïr étant avec Gertrude.

SCÈNE II

Gertrude, Clotilde, Othon, Henry.

GERTRUDE *(en deuil)*

Misérable Golo !

1375

CLOTILDE

Il faut vous consoler,
Si vous ne m'entendez j'aurai beau vous parler ;
Dieu en a disposé, sa volonté soit faite,
Étant mort repentant il a ce qu'il souhaite :
Le Ciel est satisfait de ce qu'on a vécu,
Quand après nos combats enfin on a vaincu.

1380

GERTRUDE

Madame, il est tout vrai, vos divines pensées
Charment les sentiments de mes douleurs passées :
Dieu le veut, je le veux, c'est un fait arrêté :
Mais contre ma raison mon sens est contristé

1385

(Elle tourne les yeux.)

CLOTILDE

Je n'y contredis point ; mais vous faites d'adresse
Que le sens soit valet, et la raison maîtresse.
Quels sont ceux que je vois ?

GERTRUDE

Othon avec Henry,
Cet ancien confident de mon pauvre mari.

1390

CLOTILDE

Othon.

OTHON

Madame.

CLOTILDE

Hé bien, les bonheurs de ce monde
Charment-ils votre coeur ?

OTHON

Malheureux qui s'y fonde,

1395

J'y courais bien avant ; mais j'en suis revenu,
Par la chute d'autrui je me sens retenu,
On me l'a dit souvent, et je dois bien le croire
Qu'il n'y a si bon vin qui n'aye son déboire.
L'objet du monde offert de loin, semble un trésor :
Mais reconnu de près, ce qui luit n'est pas or.
Je suis honteux d'avoir couru à toute bride,
Pour me paître de vent et ne mâcher qu'à vide ?
Me voici détrompé.

1400

CLOTILDE

Depuis quand ?

1405

HENRY

D'aujourd'hui,
Instruit à marcher droit par la chute d'autrui

CLOTILDE

Mon Othon, Dieu vous aime, en vous faisant connaître
Les vanités du monde, et l'abus de ce traître.
Nous courons tous au bien, mais nos esprits goulus
Ne sont rassasiés qu'au comble des Élus,
Qu'en dut le bon Henry ?

1410

HENRY

Madame, je soupire
À vous ouïr parler, et ne saurais que dire
À tous vos beaux discours, sinon qu'ils me font voir
Que l'un et l'autre sexe est propre à tout savoir,
Surtout quand aux vaisseaux des bonnes consciences
Sont répandus les dons du Maître des Sciences.

1415

Votre doctrine apprend à tous les ignorants
À discerner aux biens les vrais des apparents.

1420

CLOTILDE

C'est ce qu'il fallait dire à la sainte Princesse,
Dont la bonté prit soin de former ma jeunesse.
Ces beaux rayons du Ciel faisaient son ornement,
Elle portait en soi l'Arche du Testament :
Les Tables de la Loi, et céleste doctrine
Étaient en leur repos au fonds de sa poitrine.
Ce miroir de vertu, ce trésor de bonté,
Cet instrument divin s'est vu bien maltraité,
Ceux qui se sont portés à conspirer sa perte,
Devaient (sans doute) avoir la vue bien couverte,
Tant de perfections les eussent arrêtés
S'ils eussent eu des yeux pour voir ses raretés :
C'est bien aveuglement qu'ils ont voulu détruire
Ce chef-d'oeuvre du Ciel qui devait toujours vivre.

1425

1430

HENRY

Madame, je vois bien à qui vous en voulez,
Ceux auxquels vous pensez et desquels vous parlez :
Mais s'ils comptaient le fait duquel ils sont comptables,
Ceux que vous accusez paraîtraient excusables.

1435

CLOTILDE

Je ne sais pas sur quoi vous vous intéressez.

HENRY

Madame, c'est à moi que vous vous adressez.

1440

CLOTILDE

À vous, auriez-vous bien un esprit si barbare.
Que d'avoir voulu perdre une Dame si rare.

GERTRUDE

Il est certain qu'Henry était le confident
Du malheureux Golo, devant son accident,
Étant lors secondé d'un compagnon fidèle
Capable d'exercer cette action cruelle.

1445

HENRY

Nous avons obéi.

GERTRUDE

C'est payer tout comptant.
Le pauvre malheureux en disait bien autant.

HENRY

Oui ; mais obéissant par un noir artifice,
L'obéissance était l'effet de sa malice.
Son ordre en notre endroit était plus épuré ;
Car nous l'avons reçu sans l'avoir procuré.
Pour couvrir son forfait en trahissant son maître,
Il se fit commander ce qu'il voulait commettre.
Nous avons obéi sans dessein de trahir,
Regrettant de nous voir obligés d'obéir.

1450

1455

CLOTILDE

Enfin, vous avez fait cet horrible carnage ?

HENRY

Madame, hélas ! Peut-être ai-je fait davantage.

CLOTILDE

Davantage ? Comment ?

1460

HENRY

Craignant de provoquer
Votre indignation, je crains de m'expliquer.
J'avais de bons desseins ; mais je vois avancée
Mon injure au-delà de toute ma pensée.

CLOTILDE

Si les desseins sont bons, les devoirs sont entiers ;
Parlez confidemment, j'entendrai volontiers.

1465

HENRY

Ma faute, à dire vrai, n'est pas bien volontaire :
Mais je vois votre Époux qui m'oblige à me taire.

CLOTILDE

Nous aurons le loisir de nous entretenir,
Sachons que veut Rodolphe, et qui l'a fait venir.

1470

SCÈNE III

Rodolphe, Gertrude, Clotilde, Othon, Henry.

RODOLPHE (à Gertrude)

Madame, j'ai reçu commission expresse
De vous donner avis qu'à présent son Altesse
Est en peine de vous, et désire vous voir.

GERTRUDE

Mon Dieu ! Qu'aurais-je fait contraire à mon devoir ?
L'offense de Golo ne fut pas mon offense,
Il eut son crime à part, et moi mon innocence.
Son crédit à la Cour me le fit épouser,
Et le Prince abusé m'en voulut abuser.
Ma faiblesse pour lors céda à la puissance,
Et sa faveur me fit oublier sa naissance.
On peut bien me punir pour sa témérité :
Mais on me punira sans l'avoir mérité.
Car ne faudrait-il pas que je fusse insensée
D'avoir voulu l'offense où j'étais l'offensée.

1475

1480

RODOLPHE

Madame, croyez-moi, oublions le passé,
Par la punition le crime est effacé.

1485

CLOTILDE

Allez, Madame, le Prince est incapable
De joindre l'innocente au coupable.
Golo ne fut jamais ce que vous méritez,
Ses mours obscurcissaient vos belles qualités.

1490

GERTRUDE

Mais je vois en sa mort ma maison confondue,
Et sa perte ne peut que me rendre perdue.

RODOLPHE

Ne craignez point cela, tout ce que vous risquez
C'est de voir en sa mort tous ses biens confisqués :
Mais puisqu'en son excès vous n'êtes point comprise,
Sa confiscation vous doit être remise.
Le Prince l'a promis sans en être requis,
Si vous perdez le corps, le bien vous est acquis.

1495

GERTRUDE

Ce bienfait est trop grand pour la pauvre Gertrude,
Qui ne peut en jouir qu'avec ingratitude :
Mais tout le déplaisir que le Prince a reçu
Du malheureux Golo, ne fut qu'à mon insu ;
Et si je le savais, Henry dépositaire
De tous ses grands secrets, aurait tort de s'en taire.
Il sait si je dis vrai.

1500

1505

(Il tourne les yeux sur Henry.)

RODOLPHE

Chacun le croit ainsi.
Mais Henry, vous voilà, que faites-vous ici.
On parle bien de vous, le Prince vous regarde
Comme agent de Golo, pensez d'y prendre garde.

HENRY

Je ne puis le nier ; mais je ne l'ai servi
Qu'en l'ordre du Seigneur que j'ai toujours suivi,
Et cependant astheure il m'est inaccessible.

1510

RODOLPHE

Peut-être est-ce depuis la vision horrible
De ce spectre enchaîné dont il se vit cherché
En la chambre, au lit propre où il s'était caché,
L'éveillant en sursaut, et d'un regard farouche,
Par signes l'obligea d'abandonner sa couche,
Et le suivre au jardin, auquel faisant semblant
De se fondre sous soi le quitta tout tremblant ;
Et s'étant retiré comme il put dans l'attente
Du matin ensuivant souffrit cette épouvante ;
Mais lorsqu'il eût atteint le jour du lendemain,
Il se rendit témoin du désordre inhumain
Ordonné par Golo : car découvrant la place
Où l'esprit disparut, il y vit la carcasse
Du pauvre Cuisinier qu'on avait confiné
Sous cette terre après qu'on l'eut empoisonné ;
Et ses os étendus étaient chargés de chaînes,
Où paraissait encor l'indice de ses peines.
Ce meurtre de Golo lui donna des horreurs
Pour ceux qui l'ont servi dans toutes ses fureurs.

1515

1520

1525

1530

HENRY

Quand Golo nous rusa de sa noire imposture,
Le malheureux Drogan servit de couverture ;
Car pour ruser encor le Prince à son retour.
Ce pauvre Cuisinier porta la pâte au four,
Accablé des effets d'une injuste colère,

1535

Comme étant convaincu de ce faux adultère,
Il fut chargé de fers et mourut de poison ;
Mais c'est au seul Golo d'en rendre la raison.

(Il s'en va avec Gertrude.)

RODOLPHE

Enfin c'est votre fait, j'aime votre personne,
Autrement j'aurais tu l'avis que je vous donne,
Je serai satisfait si vous êtes content.
Allons, Madame, allons, le Prince vous attend.

1540

SCÈNE IV

Othon, Clotilde, Henry.

OTHON *(à Clotilde)*

Madame, vous avez pu voir ma retenue
Quand Gertrude parlait.

1545

CLOTILDE

Je l'ai bien reconnue.

OTHON

Par effet je sentais une démangeaison
De répondre à ses mots allégués sans raison.
Le Prince a cru Golo, juste, entier, sans malice :
Henry pour l'avoir cru serait-il son complice ?
Le sens de Monseigneur le doit justifier :
Car puisqu'il s'y fiait, comment s'en défier ?

1550

CLOTILDE (à Henry)

Othon plaide pour vous.

HENRY

Me réputer l'intime
Des secrets de Golo, c'est m'imputer son crime.
J'ai bien reçu son ordre et je l'ai exécuté :
Mais il fut sans conseil par lui seul concerté.

1555

CLOTILDE

Ça donc, sachons au vrai la mortelle détresse
Des derniers traitements faits à notre Princesse.

HENRY

Par un meurtre inouï que mon âme ressent,
Je fus son assassin ; mais pourtant innocent.

1560

CLOTILDE

Assassin innocent ? Quel moyen de le croire,
Puisqu'on voit là en ces mots un sens contradictoire.

HENRY

Madame, je m'explique, osant vous supplier
Que je puisse être ouï pour me justifier.

1565

OTHON

Je sais ce qu'il veut dire, et (si je ne m'abuse)
Son accusation lui doit servir d'excuse :
Mais comme en ses douleurs le Prince est ébloui,

Afin de l'éclaircir il ne veut qu'être oui.

CLOTILDE

À le justifier je ferai mon possible,
Si la faute qu'il dit n'est pas irrémissible.

1570

HENRY

Donc le Prince déçu (par un ordre précis)
Enjoignant de tuer son épouse et son Fils,
Golo fit de Thierry et de moi confidence,
Afin d'exécuter cette injuste Sentence.

1575

CLOTILDE

Thierry, mort depuis peu ?

HENRY

Madame, oui, lui et moi
Sommes dès lors chargés de ce funeste emploi.
Cet Intendant rusé nous flatte, nous cajole
Si bien, qu'ensorcelés de sa belle parole,
Nous voilà résolus, au trouble de nos sens,
D'aller couper la gorge à ces deux innocents.

1580

CLOTILDE

Pour faire qu'à ce point notre âme fut troublée
Il devait bien avoir une langue endiablée.
Ô les amers effets de discours emmiellés !

1585

HENRY

Pour certain nous étions du tout ensorcelés.

Nos yeux étincelaient, nos cours brûlaient de rage
 Pour courir en bourreaux à cet affreux carnage.
 Dans la profonde nuit nous entrons en la Tour
 Où la pauvre Princesse avait fait son séjour,
 Par un transport d'horreur, pour la faire descendre
 Du lit, et la conduire où nous voulions la rendre,
 Arrêtant ses habits comme nous l'habillons
 D'un ramas casuel de quelques vieux haillons.
 Et bien il faut mourir, je le vois, nous dit-elle,
 La mort doit terminer cette vie mortelle.
 Ma prison de six mois a vu toujours courir
 Divers maux qui m'ont fait incessamment mourir.
 Toutes mes morts pourront achever leur carrière
 Par leur réduction à quelque mort dernière.
 Et lors prenant son fils ; Enfant de mes douleurs,
 Dit-elle en l'embrassant, cher sujet de mes pleurs.
 Ô malheureuse, hélas ! T'ai-je donné la vie
 Pour te la voir sitôt cruellement ravie.

1590

1595

1600

CLOTILDE

Et bien ?

1605

HENRY

Madame, et bien sans pitié, sans remords,
 Comme loups enragés nous la tirons dehors,
 Portant son fils au bras.

CLOTILDE

Mon Dieu quelle rudesse !

HENRY

Nous eussions bien senti ces motifs de tendresse, 1610
Si quelque esprit humain pour lors nous eût gardés ;
Mais ce démon de sang nous tenait obsédés.
Ainsi accompagnés de notre prisonnière,
Nous sortons du Château, et suivant la rivière,
Comme nous la pressions pour la conduire au Bois, 1615
Elle s'arrête à coup, et tirant de ses doigts
Sa bague, en la rivière (à l'impourvu) l'élance,
Disant ces mots à l'eau : ô miroir d'inconstance,
Je prends congé de toi ! Et remets à ton flux
Le gage d'un amour qui fut et qui n'est plus. 1620

CLOTILDE

Vîtes-vous cette bague ?

HENRY

Elle n'en avait qu'une,
Dont nous vîmes le bril aux clartés de la Lune :
Mais lorsqu'au fonds du Bois nous fûmes parvenus,
À l'Aurore ses doigts nous parurent tous nus. 1625

CLOTILDE

Quel objet de pitié !

HENRY

Vous entendez nos crimes
Contre ces innocents, aux mots que nous leur fîmes.

CLOTILDE

J'entends assez qu'enfin par un dernier effort,
Et la mère et le fils ont été mis à mort.

1630

HENRY

Ce n'est pas tout, sachez de quelle mort mère
Nous avons fait mourir le fils avec la mère.

CLOTILDE

De quel genre de mort puis-je m'imaginer
Que vous ayez pris soin de les assassiner.
Les avez-vous noyés ?

1635

HENRY

Non.

CLOTILDE

Brûler, mis en cendre ?

HENRY

Nenny.

CLOTILDE

Aviez-vous bien eu le coeur de les pendre,
Étrangler, étouffer, ou égorger ?

1640

HENRY

Nenny.

Pauvre mère bannie, et pauvre fils banni,
Nous vous avons pis fait !

CLOTILDE

Qu'eussiez-vous su pis faire ?

HENRY

Hélas ! Puis-je le dire, ou pourrais-je le taire :
Nous les avons, Madame, exposés sans secours
À la rage cruelle et des loups et des Ours.
N'est-ce pas faire pis ?

1645

CLOTILDE

Vous le pouviez bien dire ;
Car de toutes les morts cette mort est la pire.
Quelle inhumanité ! Cet excès ne ressent
Qu'un esprit criminel, et rien moins qu'innocent ;
Cependant vous disiez, pour couvrir cette offense,
Que vous l'aviez commise avec quelque innocence.

1650

HENRY

S'il vous plaît m'écouter, je vous contenterai.

1655

CLOTILDE

Pour donc me contenter je vous écouterai.

HENRY

Nous étions.

OTHON

Attendez, je vois venir Germaine.

SCÈNE V

Clotilde, Germaine, Othon, Henry.

CLOTILDE

Germaine où venez-vous ? Quel bon vent vous amène ?

GERMAINE

C'est un vent de frayeur, qui depuis le trépas
Du malheureux Golo, me porte à tous mes pas,
Madame.

1660

CLOTILDE

En effet, vous voilà toute émue.

GERMAINE

Ce spectacle d'horreur est toujours à ma vue.
Mais.

1665

CLOTILDE

Qu'avez-vous encor ?

GERMAINE

Un autre mouvement
Transporte tous mes sens dedans l'égarement.

Ses pieds et bras bandés avec quatre cordages
Qui l'ont écartelé par quatre boeufs sauvages,
Travaillent mon esprit ; mais par un autre vent
D'un différent effroi je pousse plus avant.

1670

CLOTILDE

Encor, où courez-vous ?

GERMAINE

Je cherche ma Maîtresse.

CLOTILDE

Gertrude est au Palais qui parle à son Altesse.

1675

GERMAINE

Madame, on perd le temps à la questionner.

CLOTILDE

Le Prince ne croit pas la devoir soupçonner,
Il l'a bien voulu voir ; mais sans autre pensée
Que pour la consoler de sa perte passée.

GERMAINE

Les Sarrasins défaits, le Prince perversi
Pour relever Golo dans un noble parti
(N'ayant pas découvert les excès de sa rage)
Par son autorité traita ce mariage.
Devant que l'épouser sût-elle ses forfaits
Dont elle a tant d'horreur sachant qu'il les a faits,

1680

1685

CLOTILDE

On peut assez juger que sans lui être acquise
Elle n'avait pas su sa funeste entreprise.

GERMAINE

Pourquoi donc si longtemps la vouloir retenir.

CLOTILDE

C'est pour la consoler, et pour lui maintenir
Tout le bien de Golo que le Prince lui donne.

1690

GERMAINE

Son bien fera bientôt oublier sa personne.
À ce compte je vois que seule j'ai perdu
En Golo tout mon bien si longtemps attendu.
Que le soin de ma mère et de moi se termine
À me voir en l'état d'une pauvre orpheline.
Sans parents, sans amis, sans appui, sans secours,
Seule j'ai tout perdu.

1695

CLOTILDE

À quoi tend ce discours ?

GERMAINE

Golo se détruisant n'a fait que me détruire ;
Je ne sais plus, Madame, où me pouvoir réduire.

1700

OTHON

Madame, elle n'aurait qu'à me donner sa foi

Pour pouvoir librement se réduire chez moi.

CLOTILDE

Si c'était tout de bon, vous voyez, ma Germaine
Qu'Othon vous fait un offre à vous tirer de peine.

GERMAINE

Qu'il m'aimât autrefois, je pourrais m'en louer :
Mais qu'il m'aime à présent, je ne puis l'avouer.
Othon attend beaucoup, ma fortune est bornée ;
Il est dans la faveur, je suis abandonnée.

1705

OTHON

Je suis cité, Madame, et sais mon comparant,
Vous priant de m'ouïr sur notre différent.
Si ma partie veut se donner quelque pause,
Je vous exposerai le fonds de notre cause.

1710

CLOTILDE

Germaine le veut bien, je suis sa caution.

GERMAINE

Je reçois à garant votre discrétion.

OTHON

Madame, vous savez comme dans les armées
Où les Maures ont vu leurs forces consommées
Aux faits dont Monseigneur s'est si bien acquitté,
Et votre époux et moi ne l'avons point quitté.
Au retour, ignorant le déloyal ménage

1715

De son traître Intendant, il fit son mariage 1720
 L'épousant à Gertrude ; et rendant assouvi
 Par elle des grands biens qu'il avait poursuivi :
 Et pour l'amour de lui regardant sa nourrice,
 Il voulut que sa fille acceptât mon service.
 Je crus que je serais pleinement assorti 1725
 De ce qu'il me fallait possédant ce parti :
 Et dehors fis la cour à cette Demoiselle ;
 Je lui fus assez beau, elle me fut très belle
 La fréquentant depuis, ses bontés, ses beautés
 Me donnèrent beaucoup d'honnêtes privautés, 1730
 Dans lesquelles un jour j'entendis de sa bouche
 Les maux que la Princesse a soufferts en sa couche :
 Comme elle se servit en cette extrémité
 De Sage-Mère au fruit qu'elle avait enfanté,
 Le couvrant d'un lambeau de toile déchirée 1735
 Qu'on avait dans la Tour par hasard égarée ;
 Et comme seulement pour modérer sa faim,
 À peine avait-elle quelque morceau de pain.

CLOTILDE

Pourrais-je bien le croire ? Est-il vrai, ma Germaine ?

GERMAINE

Madame, je l'ai dit, et la chose est certaine. 1740

CLOTILDE

Mon Dieu !

OTHON

Pour m'en apprendre elle en savait assez.

Celle par qui Golo commettait les excès,
Était sa propre mère, affidée geôlière,
Qui tenait sous ses clefs l'illustre prisonnière.

1745

CLOTILDE (à Germaine)

Sûtes-vous ses secrets ?

GERMAINE

Madame, je les sus,
Et les donnai aussi comme je les reçus.
Sans mentir, notre sexe est mort s'il ne babille,
Ma mère était bien femme, et j'étais bien sa fille.

1750

OTHON

Enfin le Prince un jour apprit ces traitements,
Et comme il en parlait j'en dis mes sentiments.
Depuis voyant Golo je lus en son visage
Des oppositions à notre mariage,
Soupçonnant que les faits me seraient découverts,
Il ne me regardait que des yeux de travers :
Et voulant arrêter notre noce avancée,
Car germaine (à son gré) m'avait été fiancée,
Il ne lui parlait plus que d'un ton renchéri,
Montrant un fiel couvert, comme j'appris d'Henri.
De plus cet arrogant paraissait hors de passe,
Le Prince à son endroit changeait ses feux en glace,
Et s'échappant enfin d'un mouvement soudain ;
Ne le considérait qu'avec un grand dédain ;
Dont Golo s'effrayant, entra dans la pensée
D'éloigner avec sa foi sa femme et ma fiancée,
Pendant que sa Nourrice en ce lieu sous les lois
D'une mort naturelle acheva ses emplois.

1755

1760

1765

GERMAINE

Ma pauvre mère, hélas !

OTHON

Depuis cette retraite 1770
Le Prince conviant à sa chasse secrète,
Ces femmes avec lui les a fait revenir ;
Pour le chasser lui-même et le faire punir.
Il n'en fait point mentir, ma fortune inhumaine
Dans ces tours, m'éloigna de ma belle Germaine ? 1775
Non pas jamais de coeur, mais seulement de corps :
Car ces égarements troublaient tous nos accords.

CLOTILDE

Vous voici ralliés sans crainte d'aucun trouble,
Il faut donc maintenant que votre amour redouble.

OTHON

Je ne vous dédis point. 1780

CLOTILDE

Et me dédirez-vous,
Germaine ?

GERMAINE

Il ne faut plus me parler d'un époux,
Ma Maîtresse est en deuil, et le Prince est de même,
Et puis étant sans biens je ne crois pas qu'on m'aime. 1785

CLOTILDE

Les vertus sont les biens qu'on ne peut nous ôter,
Othon les vois en vous, et peut s'en contenter.

OTHON

Je le puis et le dois.

GERMAINE

Madame, votre adresse
Me fera (s'il vous plaît) parler à ma Maîtresse 1790
Pour un secret que j'ai à lui faire savoir.
Si Monseigneur la voit il pourra bien me voir :
Cet nonobstant Golo, Madame étant en vie,
Dans ses derniers travaux je l'ai toujours servie ;
Et l'Écrit de sa main que le Prince a trouvé 1795
Dedans son Cabinet, le peut avoir prouvé.

CLOTILDE

J'entrevois ce que c'est, Gertrude est empêchée,
Et ne doit qu'au Palais être à présent cherchée.
Je n'ai pas le loisir de vous accompagner ;
Mais voyez mon Rodolphe, il peut vous l'enseigner 1800
Et vous la faire voir.

GERMAINE

J'aurai peine à la joindre.
Je crains.

CLOTILDE

On vous connaît, vous n'avez rien à craindre ;

Ou bien attendez-moi.

1805

GERMAINE

Je ne puis retarder.

CLOTILDE

Allez donc hardiment.

(Elle se retire.)

GERMAINE

Je me vais hasarder.

SCÈNE VI

Clotilde, Henry, Othon.

CLOTILDE

Or ça, donc, mon Henry, devant que je vous laisse,
Je brûle de savoir la mort de la Princesse ;
Enfin, qu'en fites-vous ?

1810

HENRY

Madame, j'ai horreur
De vous faire savoir l'excès de ma fureur :
Mais pour vous contenter, puisqu'il faut que j'explique
Les derniers accidents de cette mort tragique,
Nous l'avions (sans pitié) déjà fait cheminer
Où cet acte sanglant se devait terminer,
Lorsqu'étant possédés d'un démon de furie,

1815

Nos glaives nus en main pour cette boucherie,
 Nous allions égorger le petit innocent, 1820
 Quand la mère alarmée, avec un cri perçant ;
 À moi (dit-elle) à moi, l'enfant n'est pas capable
 De pécher, pour mourir ; C'est moi qui suis coupable :
 Ne versez pas un sang qui n'est pas criminel,
 Et lavez son malheur dans le sang maternel. 1825
 Qu'a fait mon pauvre enfant, pour servir de victime
 À l'injuste rigueur du soupçon de mon crime ?
 Il n'en faut point mentir, ces pitoyables cris
 Retinrent en suspens nos corps et nos esprits :
 Nos bras comme étourdis d'un éclat de tonnerre, 1830
 De leurs glaives lâchés firent leurs coups en terre.
 Mon compagnon et moi prenons quelque repos,
 Nous regardons l'un l'autre, et changeons de propos :
 Camarade, lui dis-je, il faut voir si nous sommes
 En ce terrible accident des démons ou des hommes. 1835
 Faut-il faire périr par nos sanglantes mains,
 L'innocente beauté de deux Anges humains ?
 Sommes-nous pas honteux de nos valeurs infâmes,
 Qu'on emploie à tuer des enfants et des femmes ?
 Pour moi je me rappelle, et suis persuadé 1840
 Que l'Intendant a tort en tout ce procédé :
 Car quand même la mère aurait été coupable,
 Son enfant innocent serait-il punissable ?
 Mais à voir l'attentat contre cet Enfançon,
 La mère n'a failli que par un faux soupçon ? 1845
 Et je ne pense pas que la Nature ait faite
 Dedans un corps si beau, une âme plus parfaite.
 Qu'avons-nous jamais vu qui puisse avoir taché
 Ce miroir de beautés par le moindre péché ?
 Pouvons-nous donc souffrir qu'une injuste disgrâce 1850
 Fasse perdre en nos mains la splendeur de sa glace ?

CLOTILDE

Qui ne s'attendrait pas d'un semblable discours ?
Un Dragon, un Lion, un Tigre, un Loup, un Ours,
Et votre compagnon, s'il n'était plus farouche,
Pouvaient être adoucis du miel de votre bouche.
C'est donc Thierry tout seul, ne s'étant point changé,
Qui fut l'exécuteur de ce meurtre enragé.

1855

HENRY

Non, Madame, tous deux avons fait cet office,
Chargés également d'une même injustice.

CLOTILDE

Comment ?

1860

HENRY (à Othon)

Mon cher Othon, venez à mon secours,
Parlez : car mes regrets étouffent mon discours.

OTHON

Madame, au sentiment des douleurs qu'il endure,
Henry m'a fait savoir cette étrange aventure.
Il m'a donc raconté par des tristes accents,
La pitoyable fin de ces deux innocents ;
Qu'au dessein résolu de leur laisser la vie,
Comme la mère eût dit qu'elle en était ravie
Pour son fils : car pour soi elle aurait souhaité
De voir d'un mal dernier tout son mal arrêté.
Promettant s'éloigner pour se rendre inconnue,
Ces meurtriers ravisés, la quitte toute nue :

1865

1870

Mais au retour émus d'un souvenir mordant
De l'ordre rigoureux donné par l'Intendant,
Qu'ils s'étaient engagés, pour rendre témoignage
D'avoir exécuté cet horrible carnage :
Qu'ayant privé la mère et le fils du tombeau,
Et jeté leurs deux corps dans le courant de l'eau,
Ils lui rapporteraient la langue de la mère :
Et faute de l'avoir, redoutant sa colère,
Les voilà résolus à tourner sur leurs pas,
Pour assurer leur vie en causant ce trépas.

1875

1880

CLOTILDE

Voici le coup de mort, je vois ce sang qui coule,
Afin que l'Intendant s'en abreuve et s'en saoule.

OTHON

Pendant Dieu voulut qu'étant en cet état
De retourner au sang, leur fureur s'arrêtât
Par un cas merveilleux, comme ils courraient sans cesse
Ils rencontrent le chien de la pauvre Princesse.
Sa vue les surprit, et d'un prompt changement
Leur fournit le moyen de leur dégagement.
Pour éviter deux morts avec une mort seule,
Ils tuèrent cette bête, et déchirant sa gueule
Lui arrachant la langue, et par un faux semblant
La portent à Golo dans un mouchoir sanglant.
À ce rapport trompeur qui frustra son attente,
En cet objet de sang sa rage fut contente.

1885

1890

1895

CLOTILDE

Laissons-là ce démon, le désir que je sens
Est d'apprendre la fin de ces deux innocents.

HENRY

Hélas !

OTHON

Hélas ! Les Loups, les Ours ont dévorée
Au fonds de la Forêt cette proie égarée.

1900

CLOTILDE

Mon Dieu ! Que dites-vous ?

OTHON

Puisqu'en tous ces quartiers
On n'en n'a rien appris depuis sept ans entiers,
Il serait tout certain qu'ayant souffert l'injure
D'une privation de toute nourriture,
Que leurs membres tous nus aux changements divers
Du chaud de sept Étés, au froid de sept Hivers :
Leurs corps si délicats d'une vigueur si tendre.
Déjà depuis longtemps seraient réduits en cendre,
S'il n'était bien plus vrai que tous les animaux
Qui courent dans le bois eussent fini leurs maux.
Il est clair à les voir logés à l'aventure
Marchant par les halliers et couchant sur la dure,
Saisis de chaud, de froid, et privés d'aliments,
Qu'à leurs plaintes, leurs cris, et leurs gémissements :
Et les Loups et les Ours courant à leur curée,
Leur ont donné la mort qu'ils se sont procurée.

1905

1910

1915

CLOTILDE

Ce n'est que trop vrai.

HENRY

C'est ce que je disais, 1920
Avouant librement la mal que je causais,
Que sans donner la mort à deux vues si belles,
Je les ai fait mourir par des morts plus cruelles.
Si j'eusse exécuté le furieux dessein
De leur ôter la vie en leur perçant le sein, 1925
Et puis accomplissant le devoir de nature,
Je les eusse couverts de quelque sépulture,
Ils seraient affranchis au moyen de deux coups,
De se voir dévorés et des Ours et des Loups.
Je ne regrette pas de me voir les mains pures 1930
De leur beau sang versé par des noires injures :
Mais mon coeur se déchire à savoir leur malheur,
Je souhaite ma mort quand je pense à la leur.

CLOTILDE

Je reçois maintenant l'entière connaissance
De votre assassinat, joint à votre innocence. 1935
Le Prince comme vous par Golo fut trahi,
Ce sentiment fera que vous serez ouï.
Allons, ne pensons plus à cette pauvre Dame ;
C'en est fait, mon Henry, Dieu veuille avoir son âme.

ACTE V

SCÈNE I

L'Ambassadeur de France, Gertrude en deuil, Germaine.

L'AMBASSADEUR TENANT UN PAPIER

L'ayant lu dans ses pleurs qu'il n'a pu modérer,
Il me l'a mis en main pour le considérer :
Et de vrai, sans pleurer, s'il eût lu ce reproche,
Il n'eut point eu de coeur s'il ne l'eût de roche.

1940

GERTRUDE

J'en ai ouï parler ; mais je ne l'ai pas vu.

L'AMBASSADEUR

Je vous le ferai voir, puisqu'il m'en a pourvu.
Il se lit bien qu'on voie à la lettre effacée,
La teinture de l'eau que ses yeux ont versée.
Le voici. Mais d'autant que pour faire passer
Cette humeur de tristesse il est allé chasser,
Nous pouvons en repos à l'air de cette place,
Faire nos entretiens pendant qu'il fait sa chasse.
Je voudrais contenter ma curiosité,
Comme quoi ce papier fut écrit et porté,

1945

1950

Ayant appris de vous que cette Demoiselle
En savait le secret, je le veux savoir d'elle.

1955

GERTRUDE (à Germaine)

Cela s'adresse à vous.

GERMAINE

Quitte pour répéter
Ce que je vous ai dit, je vais le contenter :
Aussi seule je puis raconter cette histoire,
J'ai fourni le papier, la plume et l'écritoire.
Et j'eusse encor plus fait ; mais Madame voulut
Par force en se perdant procurer mon salut :
Car si pour son égard je me fusse aveuglée
Voulant la secourir, Golo m'eût étranglée.

1960

L'AMBASSADEUR

L'enragé ! Mais encor sachons par le menu
L'honnête procédé que vous avez tenu.

1965

GERMAINE

Quand le Prince eut commis cet injuste supplice
De Madame, à Golo, surpris par la malice,
Et pour l'exécuter l'eût dépêché devant ;
Ma mère, sa Nourrice, en eut le premier vent
Par son droit de Geôlière ; à l'abord de laquelle
(Sous le secret enjoint) j'appris cette nouvelle ;
Soit que ma mère alors en ce dessein pressé
D'un tel assassinat, sentît son coeur blessé,
Soit qu'elle eût résolu (pour n'être point émue
De ce funeste objet) en détourner la vue,

1970

1975

Elle m'ouvrit la Tour, et prit l'occasion
 De me charger du port de sa provision.
 J'entrai, et regardant cette pauvre accouchée
 Qu'on allait égorger, je me sentir touchée
 D'un regret si pressant, que lui mettant en main
 L'eau que je lui portais avec un peu de pain,
 Et n'ayant en l'esprit que cette mort cruelle
 D'elle et du beau Poupon qui suçait sa mamelle,
 D'un mouvement soudain l'effort de mes douleurs
 Fit débonder mes yeux en deux torrents de pleurs.
 Madame en me voyant à ce point désolée,
 Par mon tremblement se sentit ébranlée,
 Et voulut s'enquérir quel sujet m'obligeait
 À cette affliction dont elle s'affligeait.
 Sa pitoyable voix derechef me fit fondre,
 Et demeurer longtemps sans pouvoir lui répondre :
 Mais toute la réponse que je lui fis,
 Fut d'annoncer la mort et d'elle et de son fils.

1980

1985

1990

L'AMBASSADEUR

Quel effroi lui donna cette mort annoncée ?
 Elle en devait mourir de la seule pensée.

1995

GERMAINE

Au contraire, son coeur me fit voir sa vertu,
 S'affermissant aux coups dont il fut combattu,
 Voici ce que j'ouïs de sa douce parole ;
 Ma fille, il ne faut pas que mon bien vous désole ;
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que je meurs sans mourir,
 Reculant de mon bien, à faute d'y courir.
 Tous mes maux finiront en un mal qui les ferme,
 Et mes morts trouveront en cette mort leur terme.
 Puis donc que tous mes maux et mes morts sont au point

2000

2005

De voit bientôt leur fin, ne vous affligez point.
 Les auteurs de ma mort m'exemptent du dommage
 Que j'aurais à souffrir et mourir davantage ;
 Si vous m'aimez, il faut que votre affection
 Vous fasse réjouir de cette exemption. 2010
 Pour soutenir l'honneur j'ai été combattu,
 C'est en lui que je vis, c'est pour lui qu'on me tue.
 Tout ce qui semblerait se devoir regretter,
 C'est la mort d'un enfant qui commence à téter :
 Mais Dieu l'a revêtu d'une vertu si mâle ; 2015
 Lui donnant par ma main la grâce baptismale,
 Que ce qu'il devait vaincre, alors il l'a vaincu,
 Et depuis pour combattre il n'a que trop vécu.
 Dieu ne me l'a prêté qu'afin de le lui rendre ;
 Je le fais de bon coeur, c'est à lui de le prendre : 2020
 Il en est le vrai père, et fera, s'il lui plaît,
 Qu'il recevra sa vie en lui ôtant mon lait.
 Madame en ce discours qu'elle tint d'une haleine,
 N'employait ses efforts qu'à me tirer de peine.
 Mais lors me regardant d'un visage serein, 2025
 Et jugeant à mes pleurs qu'elle parlait en vain ;
 Vous m'aimez, me dit-elle ; et serait-il possible
 Que ne m'aimassiez que d'un amour sensible ?
 Si vous savez qu'aimer n'est que vouloir du bien,
 Aimez-moi d'un égard raisonnable et chrétien. 2030
 Quel bien me voudriez-vous, en voulant la durée
 De la peine que j'ai si longtemps endurée ?
 Elle court à sa fin que je dois supposer,
 Pourquoi la voudriez-vous plus longtemps arrêter
 Dieu m'en veut affranchir, en voulant que je meure. 2035

L'AMBASSADEUR

Vous pleurez.

GERMAINE

À ces mots, je pleurai et j'en pleure.

L'AMBASSADEUR

J'avoue qu'il faudrait à ces mots de pitié,
Pour être sans regret, être sans amitié.

GERMAINE

Enfin à ma retraite, et sur l'heure dernière 2040
De recevoir l'Adieu de notre prisonnière :
Germaine (me dit-elle) auriez-vous le loisir,
Sans vous incommoder, de me faire un plaisir ?
À quoi je répondis, toute mon envie,
Eût été de mourir pour lui sauver la vie. 2045
Vivez (répartit-elle) en ayant la bonté
De me faire un plaisir sans incommodité.
Voyez mon Cabinet, et vite sans mot dire
Portez-moi du papier et d'encre pour écrire.
Tous mes bijoux y sont, visitez et prenez ; 2050
Mais avec diligence allez et revenez.
J'y courus aussitôt, et sans être aperçue,
Ni toucher aux bijoux, me remis à sa vue
Et dès lors promptement à mes yeux, à mon su
Elle fit cet Écrit que vous avez reçu. 2055
Et recourant encor, sans aucune aventure
Je mis au Cabinet et l'encre et l'écriture,
Les posant à l'endroit où le tout s'est trouvé,
Et lui rendant la clef, par son ordre achevé.
J'eus le contentement de l'avoir obligée 2060
Devant la même nuit qu'elle fut égorgée.

(À Gertrude.)

L'AMBASSADEUR

Vous devez sur l'égard de ce bon traitement,
En avoir le mérite et le contentement.
Qu'en dites-vous, Madame ?

GERTRUDE

Hélas ! Qu'en puis-je dire :
Je pense à la Princesse, et la vois au martyr,
Admirant son courage à prêter le collet
Au combat de l'honneur où ce beau sang couler.
Mais quel est son Écrit ?

2065

(Il ouvre son papier, et lit l'Écrit.)

L'AMBASSADEUR

Faisons-en l'ouverture.
Dans votre attention recevez ma lecture.

2070

GENEVIÈVE *(à Sifroy)*

Adieu, Sifroy, je vais mourir,
Puisque vous voulez que je meure ;
Ma vie est lasse de courir,
Ayant atteint sa dernière heure ;
Ma mort comblera tous nos vœux,
Vous la voulez et je la veux :
Et par mes misères finies
Nos envieux seront punis
De voir que nos corps désunis
Nos volontés seront unies.
Pour ce chef on verra d'accord
Votre ordre et mon obéissance ;

2075

2080

Vous voulez et je veux ma mort,
 C'est à mon gré qu'on me l'avance : 2085
 Mais puisque votre esprit consent
 À la mort d'un fils innocent,
 Mon sentiment vous est contraire,
 Appréhendant votre remords,
 Pour m'avoir fait souffrir deux morts : 2090
 L'une vous pouvant satisfaire.
 L'Enfant qu'on fait si mal traiter
 Par une étrange procédure,
 Fera quelque jour regretter
 L'énormité de son injure. 2095
 Je vous plains en mon sang perdu,
 Que le vôtre soit répandu,
 Et que votre même disgrâce
 Que j'ai soufferte sans sujet,
 À votre dam change d'objet, 2100
 Et s'étende sur votre race.
 Je crains que le Juge Éternel
 À qui toute chose est présente,
 Ne vous regarde en criminel,
 Me regardant en innocente, 2105
 Puisqu'il punit votre soupçon
 Par la mort de votre Enfançon ;
 Et puisque votre humeur jalouse,
 Par ma mort à ce jour préfix,
 Me privant d'Époux et de Fils, 2110
 Vous prive de Fils et d'épouse.
 Si par un rapport suborneur
 Vous soupçonniez de quelque chose
 Qui puisse choquer mon honneur,
 C'est encor à quoi je m'oppose : 2115
 Il m'a toujours été si cher
 Qu'on ne peut rien me reprocher

Qui puisse m'en avoir privée.
Dans tout le temps que j'ai été
J'ai conservé ma chasteté, 2120
Et meurs pour l'avoir conservée.
Dieu nous donne d'être offensés
Tous deux ensemble, et nous invite,
Pour ça être récompensés,
De n'en pas perdre le mérite. 2125
Pour jouir du prix de ce don,
Soutenons d'un entier pardon
Votre offense jointe à la mienne ;
Montrant par ce digne soutien
Comme vous m'aimez en Chrétien, 2130
Et comme je meurs en Chrétienne.

L'AMBASSADEUR

Saurait-on s'exprimer en termes plus puissants
Quel jugement de femme à la fleur de ses ans.

SCÈNE II

Rodolphe, L'Ambassadeur, Gertrude, Germaine.

RODOLPHE

Que Dieu est admirable, et que sa providence
Par des profonds ressorts se met en évidence. 2135

L'AMBASSADEUR

Que nous voulez-vous dire ?

RODOLPHE

On n'avait pas cherché
Un Gibier excellent depuis longtemps caché ?
Comme on chassait ailleurs ; enfin il a fait montre,
Et la chasse a fini par son heureux rencontre.

2140

L'AMBASSADEUR

Je n'entends point ces mots.

RODOLPHE

On a si bien couru,
Que ce Gibier couvert enfin nous a paru
On l'a pris, on le tient, la Princesse est trouvée.

L'AMBASSADEUR

La ?

2145

RODOLPHE

Princesse est trouvée, et la chasse achevée.

L'AMBASSADEUR

Je ne vous comprends point. Quand les cruels efforts
Des animaux auraient épargné ce beau corps ;
Mais mort depuis sept ans d'une mort pitoyable,
Il n'aurait plus de trait qui le fit connaissable.

2150

RODOLPHE

Vous parlez d'un corps mort ; je parle d'un vivant,
Aussi entier et beau qu'il fut par ci-devant.

L'AMBASSADEUR

Mon Dieu que dites-vous ?

GERTRUDE

Qu'est cela ?

GERMAINE

Quel prodige !

2155

RODOLPHE

Non non, il ne faut plus que sa mort nous afflige,
La diverse façon de la perdre et trouver,
Semble un prodige à voir, ou un songe à rêver :
Le Ciel l'a fait savoir et regretter sa perte,
Et voici sa rencontre en notre chasse ouverte.
Par les abois des chiens les piqueurs séparés,
Abandonnent le Prince en des lieux égarés,
Où il trouve une Biche : il la court et s'engage
De la poursuivre au trou d'une grotte sauvage
Où la bête s'avance, et le Prince au dehors
Jetant les yeux au fonds y reconnaît un corps
D'une femme vivante, auquel la chevelure
D'un beau poil étendu servait de couverture.
Ravi de cet objet, voulant s'y transporter,
Il ouït une voix qui le fit arrêter :
Elle portait ces mots ; je vous suis inconnue,
Et me vois hors d'état de souffrir votre vue.
Vous me ferez plaisir si vous vous retirez,
Pour chercher ailleurs ce que vous désirez.
Le ton de cette voix doucement prononcée
Réveilla son esprit, lui donnant la pensée

2160

2165

2170

2175

Que dans ces jours passés cet air accoutumé
 Lui fut si gracieux qu'il en était charmé.
 Cela le fit résoudre à faire quelque approche
 Pour mieux l'envisager à l'ombre de sa roche : 2180
 Mais elle le pria d'être moins curieux,
 Ou lui prêter de quoi se couvrir à ses yeux,
 À chacun de ses mots souffrant nouvelle attaque,
 Du désir de s'instruire il lui tend sa casaque,
 Qu'elle jeta sur soi : et lors la passion 2185
 Du Prince s'informa de sa condition,
 De ce qu'elle faisait, d'où elle était venue,
 Qu'est-ce qui l'obligeait de loger toute nue
 Au fonds d'une Forêt, et l'avait fait cacher
 Sous le rude couvert de cet affreux Rocher. 2190
 Je suis, répondit-elle, une femme souffrante,
 La terre de Brabant m'a reçue naissante ;
 J'eus un puissant époux, dont la crédulité
 Commettant injustice à ma fidélité,
 M'a (sur de faux rapports sans m'ouïr) condamnée 2195
 À souffrir bien des maux, et d'être assassinée.
 Pour l'exécution d'u si sanglant Arrêt,
 On me fit, sans habits, entrer dans la Forêt,
 Où mes exécuteurs m'ayant accompagnée
 Devinrent les auteurs de ma vie épargnée ; 2200
 Et depuis le moment qu'on me prit à merci,
 J'ai compté sept Étés et sept Hivers ici.

L'AMBASSADEUR

C'est elle.

GERTRUDE

La voilà.

GERMAINE

Fallait-il davantage
Pour en donner au Prince un plus clair témoignage ?

2205

L'AMBASSADEUR

Lui-même m'a conté qu'un tel trouble d'esprit
Lui survint à ces mots, tel remords le surprit
Aux faits mentionnés, que tremblant de faiblesse
Il ne connaissait plus ni soi ni la Princesse.
Et comme il eût ainsi quelque temps chancelé,
Il se fit un effort, et s'étant rappelé ;
Encor (poursuivit-il) si cela ne vous fâche,
Dites-moi votre nom, afin que je le sache.
À cet interrogat (ainsi qu'il m'a conté)
Elle essuya ses yeux, se tournant à côté :
Et puis, Monsieur, dit-elle, il est temps qu'on oublie
Ce nom dont la mémoire est du tout abolie.
Depuis sept ans passés dans ce clos resserré,
Avec ce pauvre corps ce nom fut enterré
Sous un tourment si dur, une angoisse si griève,
Que j'ai peine à penser que je fus Geneviève.

2210

2215

2220

GERTRUDE

Mon Dieu !

GERMAINE

Hélas !

L'AMBASSADEUR

Hé bien ?

2225

RODOLPHE

Ce nom l'eût achevé,
 Si trouvant tout son bien il ne se fût trouvé
 Celle qu'il voulut perdre, et tenait égarée,
 L'eût perdu si dès lors il ne l'eût recouvrée :
 Mais d'un esprit confus, tout honteux, sans parler, 2230
 Il étendit ses bras et courut l'accoler ;
 Et combattant son coeur avec les seules armes
 De regrets, de soupirs, de sanglots et de larmes,
 Il en reçut enfin cet accord complaisant,
 D'oublier le passé pour jouir du présent. 2235
 Par cet oubli promis son esprit se conforte,
 Et dans le même instant lui parut sur la porte
 Un beau petit Garçon, qui pour tous ses habits
 Couvrait sa nudité d'une peau de brebis.
 Ses deux petites mains se faisaient voir remplies 2240
 Des racines du Bois fraîchement recueillies :
 Et criant sa Maman, lui montrait le butin,
 Qu'il lui avait acquis au soin de ce matin :
 Car c'était seulement de ce repas champêtre,
 Que la pauvre Maman avait lieu de se paître. 2245
 La Mère en souriant, découvrant ses beaux yeux,
 Et jetant vers le Père un regard gracieux,
 Lui fit apercevoir qu'au trait de son visage
 Dieu en avait béni leur chaste mariage.
 La Nature parlant, il reçut par sa voix 2250
 Le fruit de son Palais recueilli dans son Bois.
 Sentant son coeur ardent d'une amoureuse braise,
 Il y court, il le prend, il l'embrasse, il le baise :
 Et dans ses mouvements le tenant embrassé,
 Lui paye l'intérêt des dettes du passé. 2255
 Maos cette liberté fit naître une contrainte,
 En ces transports d'amour l'enfant tremblait de crainte,

Appelant sa Maman, laquelle s'occupe
À l'instruire en riant, que c'était son Papa.
Mais quoiqu'elle sût dire à voix douce ou sévère,
N'obligea point le fils de connaître son Père :
Il répondit toujours d'un redit gracieux,
Par ces mots répétés : Notre Père est es cieux.

2260

GERTRUDE

Ces termes sont le fruit d'une leçon chrétienne.

GERMAINE

L'Enfant ne connaissait que la Maman pour sienne.

2265

RODOLPHE

Le Prince en ses bonheurs se résolvant encor
De nous en faire part, prit et mordit son Cor,
Qui nous le fit chercher à course nonpareille ;
Et sa rencontre enfin m'apprit cette merveille.
J'eus encor le plaisir de la tendre façon
Dont la Biche allaitait son petit Nourrisson
Et vis de mes deux yeux une chose nouvelle,
Que la Biche et nos chiens se voyaient sans querelle.

2270

L'AMBASSADEUR

Miracle sur miracle ! Après tant de tourments
Si longuement soufferts, adieu les traits charmants
Qui paraient autrefois cette belle Princesse.

2275

RODOLPHE

Elle est ce qu'elle était en sa verte jeunesse,
Et ne parut jamais avec tous ses bijoux

Plus belle et plus merveille en ses jours nuptiaux.

L'AMBASSADEUR

Que faisons-nous ici entendant ces merveilles,
Sans donner à nos yeux l'objet de nos oreilles ?

2280

GERTRUDE

Allons, Monsieur.

GERMAINE

Allons.

RODOLPHE

J'ai à vous requérir
De ne point vous hâter, on est allé quérir
Les habits de Madame, et chacun s'évertue
D'y courir, et le Prince après l'avoir vêtue
Vous promet qu'en prenant un chemin raccourci
Il vous la fera voir en passant par ici.

2285

L'AMBASSADEUR

Je lui obéirai avec impatience.

2290

RODOLPHE

Nous avons bientôt vu sa prompte diligence,
Les voici.

GERTRUDE

Mon coeur tremble.

GERMAINE

Et j'en suis hors de moi.

L'AMBASSADEUR

C'est lui, je l'aperçois.

2295

GERTRUDE

C'est elle je la vois.

SCÈNE III

Geneviève, Sifroy, Gertrude, Germaine, l'Ambassadeur, Othon, Bénoni.

GENEVIÈVE

Pauvre homme !

SIFROY

Il m'a noirci.

GENEVIÈVE

Son désastre me fâche.

(Voyant l'Ambassadeur.)

SIFROY

C'en est fait, par son sang j'ai dû laver ma tache.
De mourir mille fois il m'a mis au hasard,
Et pour me laisser vivre il n'est mort que trop tard.

2300

Mais voici notre ami, voulez-vous qu'il vous voie ?

L'AMBASSADEUR (*à Geneviève*)

Madame, je me perds dans les excès de joie
Qui rendent aujourd'hui nos cours épanouis
Des faits miraculeux que nous avons ouïs.

2305

GERTRUDE

Ô Madame !

GERMAINE

Ha, Madame !

GENEVIÈVE

À toute la semonce
De vos affections, je n'ai point de réponse.
Dieu m'avait écartée, et m'a fait revenir.
Pour l'un et l'autre état je n'ai qu'à le bénir.

2310

L'AMBASSADEUR

Le Désert a fleuri, les lys avec les roses
Que vous en rapportez, font voir ses fleurs écloses.
Ce jour où nous sentons un bonheur ravissant,
Paraît comme l'effet d'un Soleil renaissant.
L'Hiver qui nous traitait d'une rigueur sévère,
A fait place au quartier de notre primevère,
Que Dieu même assortit des bonheurs de l'Été,
Par ce fruit qui s'avance à sa maturité.
Cet illustre Enfançon qui fait voir en son âge
Les plus rares faveurs d'un chaste mariage,
Vos Sujets les premiers ont le bien d'en jouir :

2315

2320

Mais pour vos Alliés, je viens me conjour,
L'occasion est belle, et je sais que la France
Témoignera l'aveu de ma jouissance.

2325

GENEVIÈVE

Monsieur, je suis honteuse, apprenant que je sois
(Sans l'avoir mérité) dans le coeur des Français :
Et vos civilités rendent plus fortunées
Les consolations que le Ciel m'a données.

2330

SIFROY

Monsieur, encor faut-il que vous sachiez combien
Dieu m'a voulu punir me rendant tout mon bien ;
Mon épouse et mon Fils, par un rebut austère,
M'ont tous deux méconnu pour Époux et pour Père.

L'AMBASSADEUR

Monsieur.

2335

SIFROY

Je vois mon tort qu'ils m'ont fait réparer,
Je les ai ignorés, ils ont dû m'ignorer :
Mais je béni le Ciel, que réparant nos pertes,
Il daigne être content de nos peines souffertes.

GERTRUDE

Quel transport !

2340

GERMAINE

Quel bonheur !

OTHON (*à Geneviève*)

Madame, à mon avis
Celles que vous voyez ont tous leurs sens ravis ;
Considérés l'éclat de la joie qui brille
Aux yeux de cette Dame, et cette belle fille.

2345

GENEVIÈVE

Vous m'avez fait plaisir ; qu'est-ce donc que je vois ?
Ces changements m'ôtaient et la vue et la voix.
N'est-ce pas ma Gertrude et ma pauvre Germaine.

GERTRUDE À GENOUX

Ma Princesse.

GERMAINE À GENOUX

Madame.

2350

(*À Gertrude.*)

GENEVIÈVE

Épargnez-moi la peine
De faire comme vous, pour vous mieux caresser.
Levez-vous toutes deux, et venez m'embrasser.
Ma Gertrude, oublions nos douleurs supportées,
Reconnaissant celui qui nous a visitées.
J'ai su vos déplaisirs, les miens vous sont connus ;
Reprenons nos plaisirs, puisqu'ils sont revenus.
Dieu qui fit et qui fait son jeu de notre joie,
Lui-même la ravit, lui-même la renvoie,
Accomplissant en nous ses desseins éternels

2355

2360

Dans l'égle faveur de ses soins paternels.

GERTRUDE

Madame, dans l'état des Noces bien austères,
J'ai souffert comme vous en vos jours solitaires.
Maintenant votre joie apaise mes douleurs,
Et ce jour de vos ris essuye tous mes pleurs.

2365

GENEVIÈVE

Je sais bien qu'on vous a très mal appariée,
Alors qu'à mon absence on vous a mariée.
L'Époux qu'on vous donne n'était pas assorti
Des titres méritant un si noble parti.

SIFROY

Il m'avait ébloui quand pour sa noire offense
D'elle (dans mes abus) j'en fis la récompense.
Je l'en ai délivrée, et puisqu'il est péri,
Il faut qu'un Intendant soit encor son mari,
Vu d'un oeil éclairé, vaillant, franc, et fidèle,
Étant digne de moi, comme aussi digne d'elle.

2370

2375

GERTRUDE

Un mari, Monseigneur ! Faut-il faire un retour
À ce joug, et me voir deux maris en un jour ?

SIFROY

Celui dont maintenant vous êtes affranchie
Vous noircit par son deuil, je veux vous voir blanchie.
Les habits nuptiaux fourniront les couleurs
Qui doivent effacer l'objet de vos douleurs.

2380

GENEVIÈVE

Mon coeur.

SIFROY

Mon cher souci, je comprends vos pensées,
C'est pour vous qu'aujourd'hui on fera deux fiancées.

OTHON

Monseigneur !

2385

SIFROY

C'est assez, on sait ce que tu vaux,
Et ma chère moitié veut payer tes travaux.

OTHON

Madame.

GENEVIÈVE

On pense à vous.

SIFROY À OTHON

Germaine est toute émue
Quand on parle de toi, et rougit à ta vue.

2390

BENONI

Maman, la Biche a faim, et m'abandonnera
Si elle n'a de l'herbe.

GENEVIÈVE

On lui en donnera.

BENONI

Allons donc.

2395

GENEVIÈVE

Où aller ?

BENONI

Revoir notre demeure,
Pour lui donner de l'herbe.

SIFROY

On ira tout'astheure,
Mais loin des animaux hors de votre tombeau,
Pour loger désormais en un logis plus beau.

2400

BENONI *(pleurant)*

Maman.

GENEVIÈVE

Mon fils.

BENONI

Allons.

GERTRUDE

Le gracieux caprice.

2405

BENONI

On me veut emmener, et m'ôter ma nourrice.

SIFROY

Grand cas que mon enfant me reprochant toujours
L'abandon paternel et l'étrange secours,
Étant chassé de moi et reçu de la Bête,
Me punit d'un rebut la paye de sa fête.

2410

BENONI

Allons.

GENEVIÈVE

Patientez, je ne vous quitte pas,
La Biche est avec nous, qui nous suit pas à pas.

SCÈNE IV

Clotilde, Geneviève, Sifroy, Bénoni, Othon, Gertrude, Germaine.

CLOTILDE *(aux pieds de Geneviève)*

Madame.

GENEVIÈVE *(en la relevant)*

Ma Clotilde.

2415

CLOTILDE

Il ne m'est plus possible
De contenir mes sens en un bien si sensible.
Je suis hors de moi à ces jours refleuris,
Par l'heureux changement de nos larmes en ris.
Béni soit ce grand Bois, et béni soit ses Chênes, 2420
Dont l'ombre a modéré la rigueur de vos peines.
Bénite soit la Grotte et l'étroit logement
Qui vous a pu donner quelque soulagement.
Bénis soient les buissons, les halliers, les épines
Qui n'ont rien attenté sur vos beautés divines. 2425
Bénite soit la Biche et son lait savoureux,
Qui d'un beau Nourrisson rend notre Prince heureux.
Béni soit qui changeant votre vie en une autre,
Mit la sienne en danger pour épargner la vôtre.
Mais surtout du plein fonds de nos affections, 2430
Béni soit Dieu l'auteur des bénédictions
Qui vous ayant conduit par des diverses voies
Pour nous faire sentir plus fortement nos joies,
Vous éloigna de nous, et vous fait revenir
Dans un comble de biens dont il veut nous bénir. 2435

GENEVIÈVE

C'est ainsi que le coeur se fait voir au langage
Que la vraie amitié rend un vrai témoignage.
Le Ciel m'est toujours doux, et toujours bienfaisant,
Soit dans mon mal passé, soit dans mon plein présent.

SIFROY

Que fait donc notre Henry ? 2440

GENEVIÈVE

Vous m'avez devancée,
Nous concourions tous deux à la même pensée.
Qu'est-ce qu'il fait ?

CLOTILDE

Madame, Henry fait son devoir
À mettre ordre au Palais pour vous y recevoir.

2445

SIFROY

Je l'ai fait (à ces fins) devant notre arrivée,
Y ramener le train de ma chasse achevée.

CLOTILDE (*présentant une bague*)

C'est de lui, Monseigneur, que j'ai eu l'ordre exprès
De dire qu'un garçon cuisinant des apprêts,
Au ventre d'un poisson a trouvé cette bague.

2450

SIFROY (*prenant la bague*)

Au ventre d'un poisson ? Ce garçon extravague.

GENEVIÈVE

Il n'extravague point, je le pense et je crois,
Un poisson l'a reçu et gardé mieux que moi.

SIFROY

Comment ?

GENEVIÈVE

Laissons cela, sans nous rompre la tête
Sur une question à troubler cette fête.
Il suffise que Dieu voulant nous faire voir
L'excès de sa bonté, l'étende à son pouvoir.
Rendez-moi ce joyau pour couronner ma joie.

2455

SIFROY *(le donnant)*

Le voilà.

2460

GENEVIÈVE

Sachons donc à quoi Henry s'emploie.

CLOTILDE

Il prend un soin extrême à faire et commander,
Et tous les habitants s'empressent à l'aider,
Avec les cris publics et les voix d'allégresse
Des vœux passionnés à revoir leur Princesse.
Je m'y suis employée, et comme il achevait
Il m'a fait avancer, disant qu'il me suivait.

2465

SIFROY

Je l'aime tendrement, c'est un homme à tout faire.
Vaillant, sage, discret, désireux de me plaire.

GENEVIÈVE

Je tiens de lui ma vie.

2470

SIFROY

Et c'est un accident
Qui m'oblige surtout d'en faire un Intendant,
Ma Gertrude.

GENEVIÈVE (*à Gertrude*)

Ma fille, en ce fait qui vous touche
Je vois bien qu'on attend qu'un mot de votre bouche.
C'est à ce brave Époux qu'on voudrait vous fiancer,
Tant pour vous maintenir que le récompenser.

2475

SIFROY

Çà.

GERTRUDE

Monseigneur, Madame il serait inutile
À tant d'offres d'honneur de me rendre incivile.
Je suis entre vos mains ; mais voyez, s'il vous plaît,
Mon habit.

2480

SIFROY

Cet habit est messéant et laid
À ce jour où je veux effacer la mémoire
Que me rappellerait une couleur si noire.

2485

GERTRUDE

Monseigneur.

SIFROY

Il suffit, cet habit dévêtu
Épargnera ma joie avec votre vertu.

GERTRUDE

Mais au moins, Monseigneur, ne faisons pas la faute
De vouloir composer, ou de compter sans l'hôte.

2490

SIFROY

Je réponds pour Henry. J'aurais bien le crédit
De lui faire agréer tout ce que j'aurais dit ;
Mais il n'est pas besoin que mon crédit s'empresse
Pour lui faire vouloir une telle Maîtresse.
Je ne suis pas aussi votre persécuteur,
Lorsque je vous présente un pareil serviteur.
Je vous donne les biens et l'État de ce traître,
Henry est ce qu'il fut et mérite de l'être.

2495

GERTRUDE

Ces dons sont excessifs, et même accompagnés
De la tendre amitié que vous nous témoignez.

2500

SIFROY

Henry m'a fait un bien que j'ai toujours en vue :
Mais en parlant du Loup, on le tient par la queue,
Le voici.

SCÈNE V

*Sifroy, Henry, Geneviève, Gertrude, Germaine, Othon, Rodolphe, Clotilde, Bénoni,
l'Ambassadeur.*

SIFROY (*à Henry*)

Est-ce fait ? Quel ordre y as-tu mis ?

HENRY

Le meilleur que j'ai pu, et le temps m'a permis. 2505
Du succès de ce jour les nouvelles reçues
Font que les Habitants bondissent par les rues,
Tous prêts et résolus de faire un digne accueil
À leur Phoenix naissant, et tiré du cercueil.
C'est de ce nom d'honneur que Madame est traitée, 2510
Et qu'elle leur paraît comme ressuscitée.
Les Clairons, les Tambours, les Flûtes, les Hautbois
Viennent la recevoir sur l'entrée du Bois,
Où vous rencontrerez votre illustre équipage,
Pour faire un renouveau de votre mariage. 2515

(Lui montrant Geneviève.)

SIFROY

Nous verrons à ton compte un petit Paradis :
Mais reconnais-tu bien le Phonix que tu dis ?
Regarde, ouvre les yeux ; Vois-tu bien cette Dame.
La reconnais-tu bien ?

(Se jetant à genoux.)

HENRY

Monseigneur, je réclame 2520
L'effet de ses bontés, que je dois requérir :
Elle a lieu de me perdre, et me faire périr.
Vous le pouvez, Madame ; et quand je vous contemple,
Au tort que je vous ai je veux servir d'exemple
Aux pauvres malheureux qui sont moins circonspects 2525
À vous considérer et rendre leurs respects.
Je suis digne de mort : mais s'il faut que je fasse
Quelque devoir afin d'obtenir votre grâce,
Je suis prêt d'obéir, ordonnez comme il faut
Que ma vie ou ma mort répare mon défaut. 2530

GENEVIÈVE

Me connaissez-vous bien ?

HENRY

J'aurais mauvaise vue :
Je ne crois pas jamais vous avoir méconnue.
Ce n'est pas mon défaut, mon tort fut de m'offrir
Aux cruautés d'autrui, pour vous faire souffrir : 2535
Et que vous connaissant, je fus si téméraire
Que d'avoir compromis le soin de vous défaire.
J'assurerais pourtant l'avoir fait seulement
Pour vous faire éviter un pire traitement.
Madame, il est tout vrai, j'ai feint d'avoir l'envie 2540
De vous donner la mort, pour vous sauver la vie.
Je ne dis pas pourtant de n'avoir mérité
De payer le défaut de ma témérité.

GENEVIÈVE

Et vous connaissez-vous ?

HENRY

Très bien, et je m'ordonne
À moi-même la mort, si vous n'êtes trop bonne.

2545

(À Sifroy.)

GENEVIÈVE

Faut-il que nos attraits nous donnent des rebuts ?
Il est temps, mon Henry, de guérir vos abus,
Vous n'avez pas encor les sciences parfaites
Pour savoir qui je suis, ni même qui vous êtes.
Quoique votre Maîtresse, et vous mon Serviteur,
Je suis votre obligée, et vous mon bienfaiteur.
Faites-lui des leçons (mon coeur) parlez en maître,
Que me reconnaissant il sache se connaître.
Il est si peu savant, que même à son insu
Il nous a fait du bien sans en avoir reçu.

2550

2555

SIFROY

Çà, mon bon Serviteur ; viens-çà que je t'embrasse ;
C'est par toi que j'ai fait ma ravissante chasse.
Ne meurs pas ignorant, apprends auparavant
Que mon épouse vit, que mon Fils est vivant,
Et que leur vie de la mienne est suivie,
D'autant que par leur mort j'eusse perdu ma vie.
De te faire mourir, serais-je bien humain,
Après m'avoir reçu trois vies de ta main.
Pour te récompenser je suis dans l'impuissance,

2560

2565

J'y ferai mes efforts, et suffit que j'y pense.
Ma chère épouse et moi te donnons cependant,
Tous les biens et l'état du perfide Intendant.
Pour tes fidélités, tes vertus, tes mérites,
Ces satisfactions ne sont que trop petites.

2570

HENRY

Je ne sais si je rêve, au prix de ce bienfait
Je me connais bien moins que je n'ai jamais fait.
Tous ses biens, Monseigneur ?

(Lui montrant Gertrude.)

SIFROY

Oui, et le plus insigne
De ses biens, et duquel il fut le plus indigne,
Que tu ne comprends pas (qu'on ne peut mériter)
Est celui dont le Ciel te veut faire héritier.
Connais-tu cette Dame ? Est-elle assez charmante
Pour te faire vouloir qu'elle soit ton Amante ?
Comme aussi l'obliger d'un pareil traitement,
Que d'un tel Serviteur elle fasse un Amant.
Ne crains point, j'ai rendu ses beautés délivrées
De l'indigne sujet de ses tristes livrées.
Son deuil est achevé, j'ai fait l'amour pour toi,
Et l'ai persuadée à te donner sa foi.
Qu'en dis-tu, la voilà ? Je te l'ai réservée ;
Tu la devais chercher, et je te l'ai trouvée.
Hé biens, tu ne dis mot ?

2575

2580

2585

HENRY

J'ai bien de quoi rêver,

Et ne sais pourquoi vous voulez m'éprouver.

2590

GERTRUDE

Et je ne sais pourquoi je vous suis méprisée.

HENRY

Madame, je veux bien vous servir de risée.
N'est-ce pas me railler, qu'imputer à mépris
Le respect dont je prise un trésor hors de prix ?
Je me tais par honneur ; que saurais-je répondre
Aux propositions qu'on fait pour me confondre ?

2595

GENEVIÈVE

Henry croit qu'on l'abuse, ou bien qu'en vérité
On lui offre un parti qu'il n'a pas mérité.

SIFROY

Parle donc, mon Henry ; Fais-toi quelque contrainte
Pour voir si ce qu'on dit est chose vraie ou feinte.

2600

HENRY

Monseigneur, je ne puis, craignant d'être confus,
À faire une recherche, et souffrir un refus.

GENEVIÈVE

Il n'est pas sans amour, mais le respect l'arrête,
Il faut que la douceur prévienne sa requête.
Ma Gertrude, avancez, faites le premier pas.

2605

GERTRUDE

Je voudrais bien Henry ; mais il ne me veut pas.

HENRY

Vous, Madame ? Dieu sait que je n'en veux point d'autre.

GERTRUDE

Dieu sait pareillement que je veux être vôtre.

HENRY

Que je reçois ces mots d'un coeur épanoui.
Vous voulez être mienne ; Où suis-je, qu'ai-je ouï ?
Ô mon Dieu ! Mon Seigneur ; Madame, ma Maîtresse
Je ne sais où je suis, je me perds d'allégresse.

2610

SIFROY

Jouissez, chers amants, par vos fidélités
Des biens d'un déloyal que vous seuls méritez.

HENRY

Puis-je prendre un baiser sur cette main céleste.

2615

SIFROY

C'est assez : ci-après nous parlerons du reste.

GENEVIÈVE

Encor n'est-ce pas tout.

SIFROY

Mon coeur, je vous entends,
Tous nos bons Serviteurs doivent être contents.
La fortune d'Henry tient Othon en haleine,
Je vois ses yeux dressés sur sa chère Germaine.
Des services de l'un j'en ai été ravi,
Et l'autre en vous servant m'a dignement servi.
Çà (cher Othon) tu vois Germaine ici présente,
Sachons si ce parti te rit et te contente.

2620

2625

OTHON

Monseigneur, ce parti m'a toujours contenté :
Mais il ne m'a pas ri comme j'ai souhaité.
Depuis notre retour tout ce que j'ai pu dire
Pour chatouiller son coeur, ne l'a jamais fait rire.
Je l'ai toujours vu froide en des certains soupçons,
Quoi que j'aie opposé mes feux à ses glaçons.

2630

GENEVIÈVE

Germaine, oyez l'époux que le Ciel vous destine.

GERMAINE

Madame, je ne suis qu'une pauvre orpheline,
Othon est trop puissant, il ne veut point de moi.

OTHON

Daignez me recevoir comme je vous reçois.
À me donner la main que rien ne vous retienne :
Tenez-moi pour tout vôtre, et soyez toute mienne.

2635

SIFROY

Répondez, ma Germaine, Othon que je chéris
Vous parle tout riant, rendez-lui quelques ris.
Que tout rie aujourd'hui, ouvrez votre poitrine,
Et ne me dites plus d'être pauvre orpheline.
Parlez d'autre façon, et dites le non mot,
Je suis assez puissant pour faire votre dot.
Je le ferai si haut, et d'un tel avantage,
Qu'Othon ne peut prétendre un plus haut mariage.

2640

2645

GENEVÈVE

Parlez, ma fille.

GERMAINE

Hélas ! Que dirais-je après vous ?
Je veux, puisqu'il vous plaît, qu'Othon soit mon époux.
Ses biens et mes défauts m'ont toujours empêchée
De croire que de coeur il m'eusse recherchée :
Mais je vois d'un esprit tous nos cours animés,
Qu'il m'aime, que je l'aime, et que vous nous aimez.

2650

OTHON

Je reçois, Monseigneur, l'effet de vos largesses.

SIFROY

Ce n'est qu'en attendant celui de mes promesses.

GENEVÈVE

Mais Rodolphe et Clotilde ont l'esprit en suspens,
Pour savoir de quels biens ils soient participants.

2655

RODOLPHE

Madame, c'est de vous. Votre seule présence
Nous suffit, pour combler toute notre espérance.
Vous êtes notre part.

SIFROY

Et sa rencontre aussi 2660
Comblant tous mes désirs, me met hors de souci :
Mais étant votre part, il faut que je vous montre
Que nous avons tous trois fait la même rencontre.
Demandez seulement, et je suis disposé
De n'avoir jamais rien qui vous soit refusé. 2665
Je veux que nous entrions en même jouissance
De l'état que le Ciel a mis en ma puissance ;
Et c'est de la façon qu'en ce trésor exquis
Que nous trouvons tous trois, nous aurons tout acquis.
Çà mes chers Serviteurs, je ne veux plus qu'on pleure. 2670
Mon Othon, mon Henry, mon Rodolphe à cette heure,
Comme vous devez être, ou comme vous étiez,
Soyez unis en paix à vos chères moitié ;
Afin que vous et moi d'une étroite concorde
Possédions les bonheurs que le Ciel nous accorde. 2675
Nous avons tout perdu, nous aurions tout gagné
Si mon fils, d'une épouse, était accompagné.

BENONI

Je veux ma biche.

GENEVIÈVE

Or sus, elle vous accompagne ;
Et vous pourra servir de fidèle compagne. 2680

SIFROY (*à l'Ambassadeur*)

Monsieur, que dites-vous de nos contentements.

L'AMBASSADEUR

J'ai perdu la parole à ces ravissements,
Et vous prie, Seigneur, par mes prompts dépêches
Que je puisse en porter les nouvelles plus fraîches.

(*À Henry.*)

(*À Geneviève.*)

SIFROY

Je vous satisferai ; mais ayez la bonté
De souffrir avec nous que ce jour soit fêté.
Mon Henry, conduis-nous au train de nos Carrosses,
Que nous nous retirions pour célébrer des noces
Où nos biens séparés se doivent réunir.
Allons, mon coeur, allons, et faisons rajeunir
Ce grison siècle d'or des années anciennes,
Dans l'innocent égard des libertés chrétiennes.
Donnons aux Étrangers, aux Sujets, aux Valets,
Des fêtes, des festins ; des Bals et des Ballets.

2685

2690